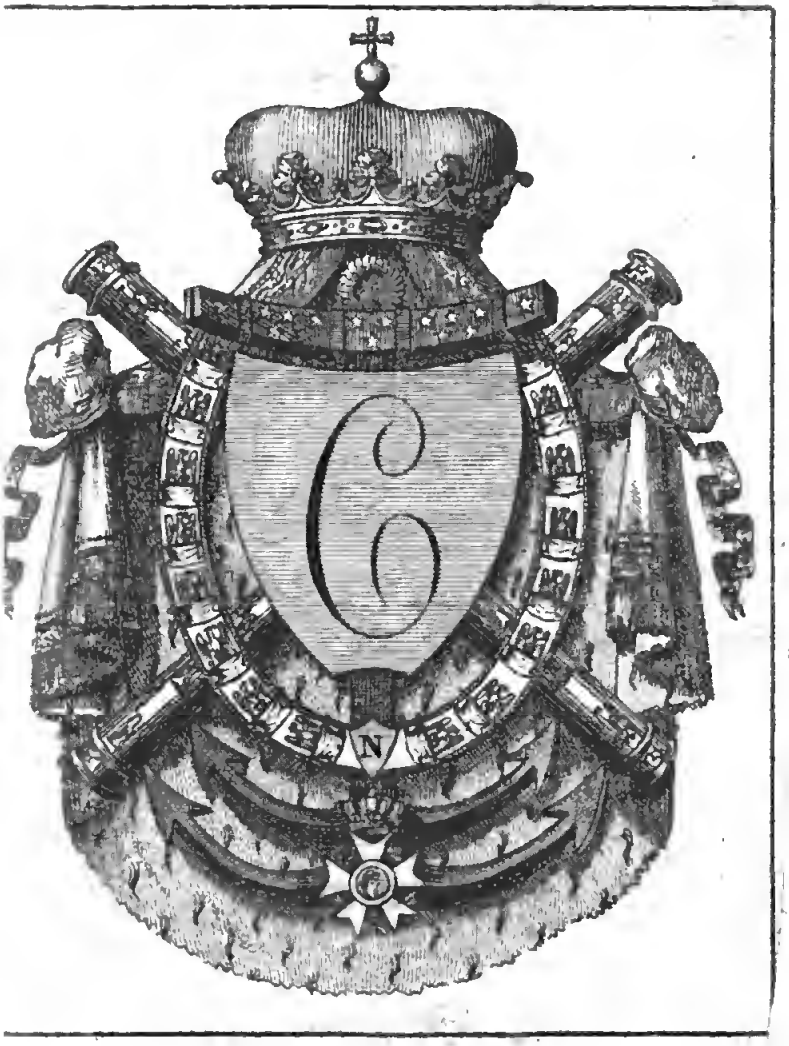
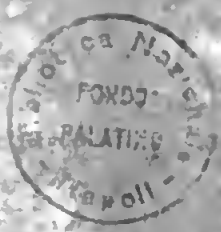
MADAME DE CHAUMONT, OU LES SOIRÉES DES ALPES; PAR...


6
N

Pal. XII.

MADAME
DE CHAUMONT.



a Famille de l'Ambassadeur de France prête à perir
ans les Neiges est secourüe par Domandi.

5696 52

MADAME
DE CHAUMONT,
OU
LES SOIRÉES
DES ALPES;

PAR l'Auteur des Matinées du Hameau;

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DUJARDIN, Libraire, rue de la Harpe, N°. 81.

1807.

INTRODUCTION.

M. le marquis de Chaumont avait été nommé ambassadeur de France à Turin. C'était un homme d'un grand nom, mais plus recommandable encore par ses vertus, qui eussent été plus précieuses à sa famille, si elles n'avaient pas eu une âpreté qui le rendait redoutable à ses enfans. Il s'était marié, il y avait vingt-cinq ans, à une femme très-jeune et très-belle, qui s'était sincèrement attachée à lui, quoiqu'elle eût vingt ans de moins que son mari. Il en avait eu quatre enfans, un fils et trois filles, dont elle avait soigné l'éducation avec une douceur et une

sollicitude qui l'avaient rendue leur amie la plus chère. Son âge, plus rapproché du leur que celui de leur père, leur donnait plus de confiance en elle; elle était réellement pour eux une sœur aînée, dont l'active prudence cachait toujours le précepte et l'instruction sous la forme séduisante de l'amusement. Aussi madame de Chaumont avait parfaitement réussi; et ses filles, qui ne l'avaient jamais quittée, étaient les jeunes personnes les plus aimables. Cependant elle avait remarqué, comme tous les sages instituteurs, qu'elle n'avait fait que seconder la nature, et non la changer; et les caractères de ses trois filles, quoi-

qu'elle eût suivi la même méthode pour leur éducation, étaient si différens, qu'on eût à peine pu dire qu'elles étaient sœurs, si la ressemblance dans les traits et les manières, et sur-tout leur vive et réciproque tendresse, ne l'avaient pas attesté. Quant à son fils, M. de Chaumont s'était entièrement chargé de son éducation, depuis l'âge de sept ans (1). Elle ne pouvait être accu-

(1) Je remarquerai que cette époque de sept ans, pour séparer les garçons de leur mère, est beaucoup trop prompte; qu'à sept ans l'enfant est très-éloigné d'être formé au physique, sans lequel on ne peut rien faire au moral; que c'est le moment le plus dangereux de la dentition, et que la nature, comme l'a dit Rousseau, a tel-

sée, en aucune manière, des fautes que l'on pouvait remarquer dans son institution, en général beaucoup trop sévère ; ce qui avait aigri et irrité le caractère du jeune homme, doué des plus brillantes qualités, et

---

lement confondu les sexes dans les enfans jusqu'à dix ans, qu'elle semble avoir voulu que ces jeunes plantes ne soient point enlevées à l'aile maternelle avant cette époque. Cependant il faut que la mère se rende digne de conserver ce dépôt jusqu'à ce temps, en acquérant assez d'instruction pour préparer celle que doit avoir son fils, et sur-tout en n'ayant aucunes de ces craintes puériles qui enchaînent les mouvemens d'un enfant dans la crainte qu'il ne se fasse mal ; comme si de ne savoir pas agir ou de redouter les dangers, n'était pas pour un homme le mal certain, tandis que l'autre est douteux.

sur-tout d'une énergie et d'une sensibilité profondes.

Madame de Chaumont tâchait, par ses avis, de réformer ce qu'elle ne pouvait entièrement guérir, puisqu'elle était presque toujours séparée de son mari, que ses emplois à la guerre et dans la diplomatie éloignaient de Paris, et qui voulait que son fils le suivît toujours. Dans cette position, elle pouvait très-peu pour lui ; cependant son fils l'adorait, et il n'était rien qu'il ne voulût faire pour lui plaire.

La sévérité du marquis ne tenait point à son caractère. C'était un système qu'il avait adopté ; et, il faut en convenir, c'était, à cette

époque, celui de presque tous les pères de famille. Les moralistes du règne de Louis XIV avaient tant dit que l'homme naissait méchant, qu'on était parvenu à croire qu'il fallait des chaînes de fer pour contenir le plus doux, le plus faible de tous les petits des animaux. On voulait qu'il y eût même une exception défavorable pour l'homme parmi la grande famille. En vain on voyait les petits du tigre, du lion, du léopard, doux, tranquilles, et même caressans; on n'en assurait pas moins que le petit de l'homme était un animal féroce très-dangereux, si on ne le privait pas de toutes ses facultés par la crainte

des châtimens les plus douloureux. La terreur est l'arme des paresseux, en éducation comme en gouvernement. On n'a jamais rien à faire pour contenir des esclaves, ils ne savent que ployer ou se révolter ; et dans le dernier cas, toute puissance devient inutile. Aussi voyait-on alors beaucoup d'enfans n'osant pas lever les yeux sur leurs parens, n'attendre que leur majorité pour étonner la société par leurs travers, et souvent même leurs vices.

Madame de Chaumont avait souvent, avec beaucoup de douceur, représenté à son mari les inconvéniens d'une éducation trop sévère ; elle n'y avait rien gagné. C'est bien,

lui disait-il, pour vos filles; encore, peut-être, vous en repentirez vous, ainsi que votre oncle (c'était le père d'Elvire, mère de Caliste, dont nous connaîtrons les malheurs); mais pour des garçons, vous ne savez pas ce que c'est que des jeunes gens dans l'âge des passions. Il n'y a pas de folies qu'ils ne fissent, s'ils n'étaient pas tenus avec un sceptre de fer. —Il n'y a point de folies, reprenait la mère, dont on ne les garantît en ayant leur confiance.—On ne l'a jamais, madame. Ces jeunes têtes croient que nous radotons, parce que nous en savons plus qu'eux. Enfin, je ne me mêle en rien de l'éducation de vos filles; laissez-moi

faire celle de mon fils comme il me plaît. Et madame de Chaumont était obligée de céder pour conserver la paix, le premier bien dans une nombreuse famille.

Les qualités brillantes et solides du marquis lui avaient mérité la confiance du roi, qui, comme nous l'avons dit, l'avait nommé son ambassadeur à Turin. Il y avait plus d'un an qu'il était parti avec son fils, qui s'appelait Ernest, avait atteint sa vingt-quatrième année, et était sous-lieutenant dans les Gardes Françaises. Son père ne voulant pas le laisser à Paris, avait obtenu un congé de deux ans, sous le prétexte de le faire voyager en Italie,

et au vrai, pour ne pas le laisser près de sa mère, dont il redoutait la faiblesse. Nous verrons bientôt à quoi la rigueur excessive de son père l'eût porté, si la bonté de sa mère ne fût venue au-devant de lui ; ce qui fut cause qu'elle partit avec ses filles pour la Savoie, sans leur dire le sujet de son voyage. Il n'y avait que Caliste qui en fût instruite : elle méritait toute sa confiance.

C'était une jeune personne de vingt ans, douée des plus heureuses qualités, jointes à une grande beauté ; mais son extrême mélancolie voilait ses charmes, et nuisait au brillant de son esprit. Presque toujours Eglé voulait en pénétrer la

cause pour en adoucir l'amertume; Caliste lui répondait : Je ne vous dirai jamais, ma chère Eglé, le sujet de mes chagrins, tant que ma cousine ne me l'aura pas permis; trop heureuse qu'elle veuille bien que je verse dans son sein les larmes qu'ils m'arrachent. Je serais bien fâchée qu'ils pussent troubler la sérénité de votre âge. Vous avez des parens, de la fortune; moi je suis seule sur la terre, et sans l'extrême bonté de ma cousine, j'aurais été obligée d'attendre ma subsistance de mon travail. Eglé, la sensibilité même, était affligée de ne pouvoir adoucir les peines de Caliste : elle embrassait sa pauvre

cousine, et l'assurait qu'elle serait toujours sa plus tendre amie.

Telle était la situation de la famille de M. de Chaumont, lorsque cette bonne mère, après le déjeuner, dit à ses filles qu'elle allait leur apprendre quelque chose qui sûrement leur ferait grand plaisir.

ÉGLÉ.

Il suffit, maman, que vous en éprouviez, pour que nous le partagions toutes.

LA MARQUISE.

Nous allons joindre votre père.

ÉGLÉ.

Ah! quel plaisir! Il y a si longtemps que je ne me suis trouvée dans

ses bras, dans ceux de mon bon Ernest!

ALBERTINE.

Je m'en fais une vraie fête; mais aussi quel plaisir! changer de place, ne se pas lever où on s'est couché la veille, voir des figures originales! ah! maman, la bonne, l'excellente idée! que je vous en remercie!

ÉGLÉ.

Et moi aussi, maman; je verrai donc les Alpes, ces barrières que la nature avait semblé élever entre nous et l'Italie, et que des héros ont franchies. Je ne les traverserai pas sans ajouter à mon herbier; et je retrouverai dans les habitans de ce

bon pays, les traces des Allobroges (1) : il n'est point de vraies connaissances pour ceux qui ne voyagent pas.

LA MARQUISE.

Je suis enchantée, mes filles, de vous voir si contentes de cette idée. Et toi, ma pauvre Caliste, te plaît-elle ?

CALISTE.

Est-ce moi, ma chère cousine, qu'il faut consulter ? Ne suis-je pas toujours trop heureuse que vous me permettiez de vous suivre ? et quel

(1) Peuples qui habitaient la vallée que l'on nommait le Vallais avant la conquête des Gaules, et qui étaient les plus doux et les plus hospitaliers des hommes.

lieu sur la terre m'offrirait un asile, si je ne le tenais pas de votre bonté!

LA MARQUISE.

Dis, de ma sincère amitié. Caliste, je n'ai à te reprocher que de n'y avoir pas assez de confiance, que de ne pas imaginer tout ce que je puis faire pour toi : j'ai, sur cela, beaucoup de choses à te dire. Et madame de Chaumont entra dans son cabinet avec Caliste, tandis que les trois sœurs s'occupèrent de tout ce qui était nécessaire pour le voyage.

LES SOIRÉES DES ALPES.

PREMIÈRE SOIRÉE.

La raison qui avait décidé madame de Chaumont à partir pour Turin, ne lui avait pas laissé le choix du temps; et quoiqu'il y eût à craindre d'être surpris par les neiges, elle ne put ni hâter ni retarder son voyage. Il fut parfaitement heureux jusqu'aux Echelles; là, tous les habitans se réunirent pour l'assurer qu'elle ne devait pas se hasarder à les passer; que le vent d'Est, qui soufflait depuis deux jours, annonçait que les neiges ne

tarderaient pas à tomber, et qu'il était impossible qu'elle pût gagner Chambéri. La marquise, qui avait un extrême desir d'atteindre le but de son voyage, partit, quelque chose qu'on pût lui dire; et elle n'avait pas fait deux lieues, que les muletiers déclarèrent qu'il était impossible d'aller plus loin; que ce qu'on pouvait faire, était de descendre dans la vallée, où demeurait M. Mathias Domandi, dont on apercevait la maison au milieu des colonnes de neige, qui tombaient avec une telle abondance, qu'on avait tout à craindre d'en être englouti. Madame de Chaumont, désespérée, regarda tristement Caliste, et lui dit : Ma chère enfant, il faut bien se résigner; et elle se laissa vaincre aux prières redoublées de ses gens, et sur-tout de mademoi-

selle Rose, qui assurait qu'elle serait étouffée sous cet amas de neige.

On eut toutes les peines du monde à descendre la côte. Les mulets, aveuglés par la neige qui tombait sans interruption, ne voulaient pas avancer; on fut quatre heures pour faire environ trois milles, de l'endroit où on avait arrêté, jusqu'à la maison de M. Domandi; et il était presque nuit lorsqu'on y arriva. Eglé craignait que la santé de sa mère ne fût altérée d'une si grande fatigue. Séraphine riait des cris de mademoiselle Rose quand les mulets s'arrêtaient, et de toute son inquiétude de ne pas arriver. Je mourrai, disait-elle, s'il faut que je passe la nuit dans cette malheureuse litière. Albertine avait un thermomètre, et examinait les différentes pesanteurs de l'air avec M. Archem,

homme fort instruit, qui avait secondé madame de Chaumont dans l'éducation de ses enfans ; et comme elle voulait que ce voyage fût utile à ses filles, elle avait déterminé leur maître à les accompagner, à la grande satisfaction d'Albertine, qui, par ce moyen, n'interrompait pas ses leçons. Pour Caliste, elle paraissait profondément affligée ; il semblait que le deuil de la nature ajoutât à celui de son ame. Enfin on arriva. Un gros chien, de la race de ceux qui secondent l'active charité des religieux du mont St.-Bernard, avertit son maître, non moins hospitalier que ces dignes religieux, qu'il y avait des voyageurs à sa porte ; et Domandi se hâta de venir l'ouvrir. Sa grande redingote brune à capuchon, ses souliers posés sur de grands fers qui l'élevaient de

plusieurs pouces, lui donnaient une figure si baroque, que Séraphine se mit à rire. Sa mère la regarda sérieusement; et notre étourdie étouffa son indiscrète gaîté. Mademoiselle Rose descendit la première, et sans penser à ses maîtresses, se hâta d'aller se mettre à l'abri. Ces dames entrèrent toutes dans la maison du bon M. Domandi, qui était venu à leur rencontre avec le plus vif empressement.

Sa maison était l'asile de tous les voyageurs; il y avait fait construire un hospice semblable à celui du mont Saint-Bernard : cependant il ne voulut point que les dames y allassent loger, et il leur céda sa maison.

MATHIAS DOMANDI.

Je voudrais vous offrir mieux,

mais au moins vous ne craindrez pas les neiges.

ARCHEM.

Monsieur, je vais vous faire une seule question ; c'est qu'on assure que ces neiges nous enfermeront ici plus d'un mois ; nous sommes au moins douze personnes, et dix mulets : avez-vous de quoi nous nourrir, aux dépens de madame la marquise, bien entendu ?

MATHIAS DOMANDI.

J'ai des vivres plus que vous n'en mangeriez en six mois, vous, vos gens et vos mulets. Quant à payer, on voit bien que vous ne connaissez pas les mœurs de nos montagnes. Lorsque le ciel nous adresse des voyageurs, c'est une grace qu'il nous accorde, et nous ne la faisons

pas payer. Mais aussi, nous n'offrons rien de ce que le luxe a inventé; car, heureusement, il n'a point encore pénétré dans nos vallées.

Madame de CHAUMONT.

Mais, comment imaginer, Domandi, que nous vous soyons aussi à charge; et si vous ne voulez pas me permettre....

MATHIAS.

Madame la marquise, vous n'êtes pas venue ici pour m'insulter; et je vous déclare que je prendrais pour insulte si un hôte voulait mettre un prix à l'hospitalité que je suis assez heureux de pouvoir lui offrir.

Madame de CHAUMONT.

N'en parlons plus, puisque vous ne le voulez pas.

Un tronc d'arbre que Domandi fit placer dans le foyer, réchauffa nos voyageurs, à qui le maître du logis fit apporter par ses valets un chaudron plein de châtaignes, du pain d'avoine, un morceau de fromage de Gruyères, et une terrine pleine de lait de chèvre. Les jeunes personnes firent honneur au goûter de leur bon hôte, qui donna ordre à ses domestiques de s'occuper des gens de la marquise. Tout le monde, excepté mademoiselle Rose, avait l'air fort content. Mais celle-ci pensait qu'elle serait mal couchée, mal nourrie, et qu'elle aurait bien plus de fatigue qu'à Paris, où ces demoiselles avaient deux femmes de chambre pour elles quatre, sans compter la femme de charge, et Sophie, la seconde femme de madame. Il faudra qu'elle

fasse

fasse l'ouvrage de toutes ses compagnes. Quel triste voyage ! disait-elle, tout en plaçant les robes de madame de Chaumont dans des coffres de cèdre. Ah ! que je suis malheureuse d'être venue ! Sophie était bien jalouse de ce que je venais avec madame : je voudrais l'y voir à présent ! elle serait contente, ma foi ! Madame de Chaumont n'avait pas l'air d'entendre, et l'espiègle Séraphine se réjouissait de ses doléances. Pendant ce temps Albertine s'emparait d'une petite table, sur laquelle M. Archem plaçait ses instrumens de mathématiques, et les cahiers du journal du voyage, que l'on allait avoir le bonheur de pouvoir augmenter de toutes les observations qu'on allait faire sur les frimas. Églé s'affligeait de voir retarder le moment

où elle espérait embrasser son père et ses frères ; mais personne n'était aussi malheureuse que Caliste. Elle savait combien madame de Chaumont mettait d'importance à ce voyage, et tout ce qui pouvait contrarier sa chère cousine lui causait un vrai chagrin : peut-être y avait-elle aussi un vif intérêt ; et c'est ce que le temps nous apprendra.

Quand ces dames se furent reposées quelque temps ; on servit le souper, où il y avait, entre autres, un filet de gazelle, des légumes conservés avec tant de soin, qu'on n'aurait pu s'imaginer que la terre était couverte de neige. Madame de Chaumont était tout étonnée d'avoir fait si bonne chère. M. Archem trouva le vin fort bon. Mathias s'était placé auprès de la mar-

quise; et cette dame, frappée de la manière dont ce vieillard s'exprimait, lui demanda, à la fin du souper, s'il y avait long-temps qu'il habitait cette maison.

MATHIAS DOMANDI.

Il y aura trente-trois ans à la fonte des neiges.

LA MARQUISE.

Et vous avez passé ce temps seul?

MATHIAS DOMANDI.

Dieu ne m'avait pas traité si mal. J'avais une compagne, qui m'a donné un fils.

LA MARQUISE.

Et il vous laisse....

MATHIAS DOMANDI.

Je l'ai exigé de lui, parce que

des jeunes gens ne peuvent passer leur temps dans des occupations sédentaires ; il faut qu'un homme ait fait la guerre, pour valoir quelque chose. Mon fils est dans le régiment de ***, au service de France. Il s'est distingué à la bataille de Fontenoy ; il a reçu la croix sur le champ de bataille. Il devait venir passer ici son quartier d'hiver ; je ne sais ce qui l'a retenu. A la paix il se mariera, et alors sa femme aura soin de mes vieux jours.

LA MARQUISE.

Et si son caractère ne vous convenait pas ?

MATHIAS DOMANDI.

Mon fils ne la prendrait pas. Ici les volontés des pères décident le

choix dans les mariages ; aussi n'en voit-on presque pas de malheureux.

Caliste soupira ; des larmes mouillèrent sa paupière. Madame de Chaumont lui prit la main, et lui dit : Tu souffres, mon enfant !

CALISTE, *bas à la marquise.*

Chaque mot blesse mon cœur ; permettez-moi, ma chère cousine, de me retirer.

LA MARQUISE.

Je serais bien fâchée, mon enfant, de te contrarier ; mais nous allons bientôt laisser notre hôte tranquille ; sûrement il se couche de bonne heure.

MATHIAS.

Comme cela convient à mes

hôtes, quand j'ai le bonheur d'en avoir; mais, quand je suis seul, je m'endors lorsque le jour finit. Il n'en était pas de même lorsque j'avais ma bonne Godfride.

LA MARQUISE.

Comment passiez-vous alors vos soirées?

MATHIAS.

Elle travaillait, et je lui lisais nos bons ouvrages.

LA MARQUISE.

Je pensais bien que vous n'étiez pas un simple villageois, et votre éducation le prouve.

MATHIAS.

Elle fut en effet meilleure que celle de nos montagnards; cependant, madame, ils sont bien diffé-

rens de vos paysans français, que la misère, la mauvaise nourriture, l'excès du travail, dont ils ne se reposent que par d'autres excès plus grands encore, rendent des espèces de bêtes brutes; mais croyez, madame, qu'il n'y a pas d'état où l'ame puisse mieux jouir de ses facultés, que celui de l'honnête cultivateur dans un pays comme le nôtre; et si je vous racontais.....

ALBERTINE.

Ah! monsieur Mathias Domandi, racontez-nous.

MATHIAS, *en montrant Caliste.*

Mademoiselle paraît fatiguée; vous devez l'être aussi, ma belle demoiselle. Demain au soir, si vous voulez, vous saurez les très-simples aventures d'une vie qui

eût été trop heureuse, si le ciel avait voulu me laisser ma chère Godfride. Mais sa volonté soit bénie ! dois-je me plaindre qu'il ait voulu avancer le bonheur de ma bien-aimée, et qu'il l'ait trouvée plus digne que moi de jouir de sa présence ?

ÉGLÉ.

Nous vous serons obligés de nous faire voir qu'on peut être heureux sans tout ce que les hommes appellent du bonheur. Je l'ai toujours bien pensé, mais je suis aise d'en avoir une preuve certaine.

ALBERTINE.

Pour moi, je crois bien qu'on est heureux en se promenant du matin au soir.

SÉRAPHINE.

En étant libre de travailler, n'est-ce pas, monsieur Archem ?

ARCHEM.

Je le pense comme vous, ma chère petite; mais nous ne sommes pas tous ici du même avis.

LA MARQUISE.

Allons, mes enfans; laissons coucher M. Mathias Domandi, et demain, j'espère qu'il voudra bien nous raconter les événemens de sa vie.

SECONDE SOIRÉE.

Les neiges continuaient à tomber ; les arbres, les arbustes et les plantes, couverts de frimas, ne présentaient que cette uniformité fatigante pour l'œil accoutumé à parcourir ces teintes graduées qui font le charme du printemps. Aussi, Albertine avait eu bien du chagrin en s'éveillant et en se mettant à la petite croisée qui éclairait la chambre de sa mère, où elle avait couché, de ne voir que de la neige, et puis de la neige, et encore de la neige ; et elle ne savait pas ce que M. Archem pourrait trouver d'instructif dans cet amas de glace et de frimas, qui n'avait à ses yeux d'autre mérite que d'élever

encore ces Alpes, déjà trop hautes à son gré. Il lui semblait que les buttes qui environnent Paris, et qu'on peut descendre et monter en courant, valaient infiniment mieux que le mont Saint-Bernard, fort beau en peinture et en poésie, mais fort incommode en réalité. Du reste, elle s'était trouvée très-bien chez M. Domandi; et un lit un peu moins doux que chez l'ambassadrice, n'avait point nui à son sommeil, toujours profond pendant quelques heures, comme celui des êtres gais et vifs, qui, en général, dorment peu, ou plutôt dorment beaucoup en peu de temps. Déjà elle avait fait ses malignes observations sur les douloureux soliloques de mademoiselle Rose, dont le lit était dans un petit cabinet attenant la chambre de sa maî-

tresse. Une porte vitrée qui le séparait, était restée entr'ouverte, et la maligne Albertine l'entendait dire : Est-il possible qu'on puisse dormir sur un seul matelas ? je suis brisée ! ah ! je tomberai malade avant d'être arrivée à Turin ! Quelle folie de changer de place quand on est bien ! Que les gens riches sont bêtes ! ils ne savent jamais ce qu'ils veulent ; et si j'étais comme madame, serait bien fin qui me ferait aller plus loin que son beau château de Villiers ! A la bonne heure ! on part le matin, on arrive pour dîner. Mais s'en aller dans cette saison-ci, au risque et péril de sa vie ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malade !

Dès que madame de Chaumont fut éveillée, Albertine n'eut rien de plus pressé que de tout raconter

à sa mère et à ses sœurs, qui en rirent beaucoup, et qui excitaient Albertine à ajouter encore au ridicule de la pauvre Rose, qui était descendue pour savoir si on pouvait avoir du café dans les Alpes; et madame de Chaumont, du ton le plus doux et le plus affectueux, dit à ses filles :

Madame de CHAUMONT.

Mes enfans, je suis loin de vouloir m'opposer à ce qui peut vous amuser; mais je voudrais bien que ma chère Albertine trouvât d'autre moyen que celui de se livrer à son goût pour la satire, d'autant que celle qui s'adresse à l'être qui nous est inférieur, est une sorte de lâcheté.

ALBERTINE.

Le mot est dur, maman.

Madame de CHAUMONT.

Il est vrai, mon enfant : n'est-il pas certain que si quelqu'un redisait à Rose, ou qu'elle eût entendu tout ce que tu viens de dire d'elle, qu'il faudrait qu'elle le supportât en silence, tant qu'elle resterait à mon service, et qu'elle renonçât à se venger, ou à perdre ses moyens de subsistance ? D'ailleurs, que nous importe ses plaintes ? n'est-elle pas obligée de nous suivre? et n'est-elle pas assez malheureuse, étant aussi contrariée qu'elle l'est par ce voyage, de le faire, sans que vous vous moquiez de ses faiblesses, fruit d'une mauvaise éducation, qui est presque toujours une suite du peu de fortune, sur-tout en France, comme nous l'a dit M. Domandi? Mais que la vôtre, mes enfans,

vous préserve de l'habitude d'affliger vos semblables, même dans de petites choses! car si nous ne pouvons pas toujours les servir, au moins pouvons-nous ne pas leur nuire. Viens m'embrasser, mon Albertine! ne rembrunis pas cette mine si gaie, si aimable quand elle rit. Mais ne ris jamais, je t'en prie, aux dépens des autres, et sur-tout du faible!

Albertine ne dit mot, mais elle s'en alla sur son lit prendre son second matelas, et le porta sur celui de Rose. Madame de Chaumont la laissait faire sans rien dire. Rose, en rentrant, demanda à sa jeune maîtresse ce qu'elle faisait. — Je rends votre lit un peu meilleur, mademoiselle Rose; j'ai entendu que vous aviez mal dormi; à mon âge, on dort sur une planche comme sur le du-

vet. Rose ne voulait pas y consentir. Albertine insista. Madame de Chaumont interposa son autorité pour que Rose acceptât. Ne privez pas ma fille, dit-elle à sa femme de chambre, du plaisir de vous rendre un petit service; et s'il faut, pour vous y déterminer, mademoiselle Rose, un ordre de ma part, je le donne avec grand plaisir, pour seconder l'attention de mon Albertine. Ainsi, graces à la sage instruction de la marquise, sa fille fit une bonne action, et Rose se trouva bien couchée. Quant au café, il fallut qu'elle s'en passât. M. Domandi donna à ces dames des vénéraires qu'il avait recueillis et fait sécher lui-même, du miel de ses ruches au lieu de sucre, de la crême et d'excellent beurre, mais toujours du pain noir. Je suis bien fâché,

disait-il, de n'avoir pas de pain de froment à vous offrir; mais il n'en croît point dans cette vallée, et depuis la mort de Godfride, j'ai négligé d'en faire acheter; mais vous en aurez demain.

LA MARQUISE.

Je serais fâchée de vous déranger.

DOMANDI.

Non, vous pourriez en être incommodé; car ce n'est pas une des moindres causes des infirmités du pauvre, sur-tout en France, dans certaines provinces, où vos paysans ne mangent que de mauvais pain, et n'ont point, comme nous, d'autres alimens pour y joindre.

M. ARCHEM.

Cependant on prétend que le pain bis rend l'estomac plus fort.

C'est-à-dire, que des estomacs fortifiés par le travail, digèrent facilement le même pain qui pèse sur ceux des habitans des villes ; mais soyez sûr, monsieur, qu'il n'y aura jamais de meilleure nourriture que le pain de fleur de farine de pur froment, parce que c'est-là ce qui contient vraiment des parties nutritives : cependant il est très-bien fait d'accoutumer les enfans à en manger de toute sorte ; car ce qu'il y a de pis, est de mourir de faim auprès d'alimens que la délicatesse nous fait trouver mauvais. Ce trait s'adressait encore à la bonne Rose, qui ne voulait pas toucher au pain d'avoine ; mais Séraphine se garda bien d'en faire l'observation.

Après le déjeuner, on se livra à différentes occupations. Albertine

écrivit à son père et à Ernest, sans savoir quand on pourrait leur envoyer sa lettre. Séraphine emmena M. Archem auprès de sa chère petite table, et quelques opérations mathématiques les occupèrent jusqu'au dîner. Caliste brodait, madame de Chaumont lisait un voyage d'Italie; il ne restait qu'Églé qui paraissait s'ennuyer. Tu devrais bien, lui dit sa mère, t'amuser à nous écrire cette jolie nouvelle que nous a racontée le baron de Laitré, et que tes sœurs et ta cousine ne connaissent pas!

ÉGLÉ.

Je ne pourrai jamais donner à mon style les graces de sa narration.

ARCHEM.

Voilà, madame la marquise, une excellente idée! nous sommes re-

tenus ici pour plusieurs jours ; il faut que chacun de nous ajoute au journal une nouvelle dans le genre qui convient à son caractère.

ALBERTINE.

Vous nous donnerez aussi la vôtre, monsieur Archem !

LA MARQUISE.

Ce sera des observations sur les Alpes, que notre maître nous donnera.

ARCHEM.

Eh ! comment le pourrai-je ? je n'ai pas de bibliothèque :

LA MARQUISE.

Voilà bien nos savans un peu paresseux, ne vous en déplaise ; qu'a-t-on besoin de copie, quand on a sous les yeux les originaux ?

ARCHEM.

Je ferai de mon mieux, mais c'est

à condition que vous ne le montrerez pas à M. le marquis.

LA MARQUISE.

Je vous le promets. Allons, Eglé; voilà du papier, de l'encre, une bonne plume : travaille pour ton plaisir et le nôtre.

Églé se mit à écrire, et chacun occupé, vit arriver l'heure du dîner sans s'en être aperçu. On fit fort bonne chère, malgré la simplicité des mets. Après dîner on fit de la musique; une harpe que madame de Chaumont avait fait mettre dans sa litière, charma tellement M. Domandi, qu'il s'écria : Ah ! si Godfride vivait, qu'elle serait contente! Ce mot rappela à ses hôtes qu'il leur avait promis de leur apprendre les différens événemens de sa vie ; et comme on venait d'allumer les lam-

pes, que ces dames travaillaient et que le respectable Archem dessinait, le bon Mathias, pour remplir sa promesse, commença en ces termes :

Histoire de Mathias Domandi, et de Godfride Helman.

Vous, mesdames, qui n'avez connu que les brillantes destinées de la fortune, comment pourrez-vous abaisser vos regards sur la vie presque uniforme d'un vieillard qui, depuis plus de trente hivers, n'est pas sorti de cette enceinte, qui appartenait au père de Godfride, dont l'amour m'a appris à sentir le bonheur d'une vie ignorée et sans reproches?

Mon père, Ernest Domandi, était fils d'un magistrat de Sion, capitale du Vallais. Il fut à Berne, où il fit con-

naissance avec le ministre Claude, si célèbre par ses disputes avec le grand Darnaud. Mon père voulut examiner les questions qui faisaient le sujet de leur division ; et bientôt il adopta les opinions de l'Eglise réformée, et renonça, par son abjuration, aux douceurs d'avoir une famille. Son père, à qui il écrivit peu de jours après, lui signifia qu'il ne devait rien espérer de lui. Le ministre Claude chercha à l'en dédommager, en le mariant à une de ses nièces, nommée Françoise Galetti, jeune personne charmante, et dont la beauté était remarquable. Il fit avoir en outre à mon père, une place importante dans la république de Berne, où il s'acquit beaucoup de considération. Je vins au monde deux ans après leur union, et je n'eus pas le bonheur de connaître

mon père, qui mourut lorsque j'atteignais ma seconde année. Ma mère s'était très-bien conduite avec lui; mais ne l'ayant épousé que par obéissance pour son oncle, elle ne l'aimait que par devoir, si toutefois le sentiment peut s'ordonner : enfin, elle se vit libre avec une sorte de plaisir, d'autant que M. le baron d'Orbach, colonel d'un régiment suisse, au service de France, en était très-amoureux avant qu'elle fût unie à mon père; mais il s'était imposé un silence absolu, aussitôt qu'il avait connu les volontés de la famille de ma mère, qui lui avait même défendu l'entrée de sa maison. Le colonel d'Orbach était donc réduit à ne la voir qu'au temple, dont l'ordre, comme vous savez, est tel qu'on ne peut, comme dans les églises catholiques, se dire

un

un seul mot, puisque les hommes sont séparés des femmes. Mais aussitôt que mon père fut mort, le baron d'Orbach parla ouvertement de son amour, et des titres qu'il croyait avoir pour que ma mère y répondît. Madame Domandi ne cacha pas au colonel qu'il était aimé; elle le supplia cependant de ne pas la faire manquer aux usages de leur pays, car c'était le même dans toute la Suisse, l'usage, dis-je, de ne point recevoir d'étranger chez elle pendant la première année de son veuvage. Le baron, sûr d'être aimé, et tenant autant à la réputation de sa femme qu'elle-même, partit pour la France, où il resta un an.

Ma mère, pendant ce temps, s'occupa des soins qu'exigeait mon enfance; elle semblait vouloir me dé-

dommager de ce qu'elle craignait que je perdisse par ses nouvelles noces. Cependant, je puis dire que je n'eus point à me plaindre du baron. Il promit à ma mère de m'adopter pour son fils, et lui tint sa promesse, malgré que l'amour lui en donna un avec qui je fus élevé. J'avais quatre ans de plus que mon frère ; mais le desir qu'avait mon beau-père, que je fusse le compagnon inséparable de Roger d'Orbach, fit qu'il retarda mes études, et avança celles de son fils, de manière que nous eûmes toujours les mêmes maîtres, que nous entrâmes ensemble au collége, et fîmes notre académie à Lyon dans la même année. Heureusement pour les projets du baron, que la nature avait secondé ses vœux. Mon frère était très-grand et

d'une force extraordinaire ; moi j'étais petit et assez faible. L'attachement que mon frère avait pris pour moi était devenu si grand, qu'il ne fut pas possible que ma mère exécutât, pour moi, le projet qu'elle avait eu de me faire suivre, comme mes pères, la carrière de la magistrature. Roger jura qu'il ne se séparerait jamais de moi qu'à la mort. Son père, qui avait tout fait pour fomenter cette amitié, fut le premier à trouver tout simple que son fils s'opposât à ce que je prisse tout autre parti que celui des armes, qu'il fallait qu'il suivît. Nous partîmes donc pour Versailles au mois de mai 1693. C'était le moment le plus brillant du siècle de Louis XIV. Il avait rendu la paix à l'Europe par

le traité de Nimègue (1); mais bientôt la guerre se ralluma, et nous suivîmes les drapeaux de Louis en Allemagne, où il eut de grands succès. Cependant, ce roi qu'on a accusé d'une ambition extrême, mit lui-même un terme à ses victoires par la paix de Riswick (2). Nous profitâmes de cette suspension d'armes pour revoir nos foyers. Le baron et ma mère nous reçurent avec d'autant plus de joie, que nous avions acquis quelque gloire dans les différentes affaires où nous nous étions trouvés. Mon frère avait atteint sa vingt et unième année, et j'en avais vingt-cinq. M. d'Orbach crut nécessaire de nous faire voya-

(1) En 1676.

(2) En 1697.

ger. Un de mes oncles, frère utérin de mon père, chanoine d'Annecy, offrit de nous accompagner; ce que mon beau-père accepta avec plaisir. C'était un homme très-instruit, et zélé catholique. Il avait, dans son cœur, blâmé le mariage de sa sœur avec le baron, qui était protestant; puis il estimait davantage les Galetti, qui avaient toujours été représentans des différentes républiques de la Suisse, qu'un colonel qui se battait pour l'intérêt du prince qui le payait le mieux. Son plus grand desir était de me voir abandonner le parti des armes; et il avait quelque dessein de me faire avoir à Sion, la place de sénateur, que mes aïeux avaient eue. Pour moi, qui avais entièrement perdu dans les camps de Louis XIV les mœurs républi-

caines, je n'étais nullement disposé à troquer mon épée contre la toge (1), et je laissais dire à mon cher oncle tout ce qu'il voulait, fort empressé à me servir des lumières qu'il avait en littérature, et de ses connaissances dans les arts, mais nullement curieux de suivre ses conseils, qui m'auraient rendu ingrat envers mon bienfaiteur; car il est bien certain que j'avais de grandes obligations à M. le baron, que je ne pouvais payer que par mon attachement pour son fils.

Nous avions parcouru une grande partie du royaume de Naples, visité le Capitole; nous revenions par le Milanais, quand je me trouvai tout-à-coup attaqué d'une maladie vio-

(1) Habit des sénateurs romains.

lente. Mon oncle et mon frère ne me quittèrent pas, et je ne sais lequel des deux me témoigna le plus d'affection. Cette maladie me contrariait d'autant plus, que j'avais eu le projet d'engager mon frère à visiter l'intérieur des Alpes, dont mon oncle m'avait vanté la beauté des sites. J'étais encore languissant; je pensai que l'air qu'on respire sur le penchant des montagnes, me serait salutaire; et dès que je pus soutenir l'exercice du cheval, je voulus me mettre en route. Mon frère, qui n'avait d'autre volonté que la mienne, ne demanda pas mieux de m'accompagner. Mon oncle avait un projet dont j'étais bien loin de me douter, et qui n'eut qu'une partie de son exécution. Lorsque nous eûmes passé le Vallais, où mon oncle me fit

voir de loin la patrie de mon père, nous continuâmes notre marche; mais le troisième jour je me sentis si faible, qu'il ne me fut pas possible d'aller plus loin. Il faut nous arrêter ici, dit mon oncle; nous ne sommes pas loin d'une maison où nous serons bien reçus; c'est chez le bon Helman, cultivateur de cette vallée : et nous laissant, il alla frapper à la porte de cette maison, dont je vis sortir un vieillard vénérable, qui, ayant reconnu mon oncle, le salua avec beaucoup d'affection. Voici mon neveu, dit le ministre, qui est malade, et que j'ai engagé à s'arrêter chez vous, pensant que notre ancienne amitié me donnerait des droits.....—Je vous aime, et estime M. Galetti; mais vous ne pensez pas, je crois, que c'est à ce

titre que je vous offre l'hospitalité, que nous devons à tous nos semblables. *Si nous ne faisons du bien qu'à nos amis, quel mérite en aurons-nous?* Mais venez, jeune homme, me dit Helman; ma femme et ma fille auront soin de vous. A ce nom, *ma fille*, je me sentis ému jusqu'au fond du cœur. Mon oncle s'en aperçut, et sourit. Mais que devins-je lorsque je vis Godfride auprès de sa mère! je crus voir un ange. Il y a trente-huit ans que je suis venu ici pour la première fois, et il me semble que j'entende encore vibrer l'air lorsque le son de sa voix frappa mes oreilles. Elle était là (*montrant la fenêtre*), assise près de sa mère; je vois encore ses grands yeux bleus se lever sur moi avec une douceur parfaite, et se rebaisser aussitôt. A

sa vue, mon sang bouillonna dans mes veines; et ne pouvant résister à l'impression que j'éprouvais, affaibli par la maladie dont j'étais à peine sorti, je tombai sans connaissance dans les bras de mon oncle. On me porta, à ce qu'on m'a dit depuis, dans un lit, où je ne repris mes sens qu'avec une fièvre ardente qui m'en ôta l'usage par le délire le plus complet. Je ne reconnaissais ni mon oncle ni mon frère, mais je nommais Godfride, et je prenais de sa main tout ce qu'elle m'offrait. Je restai quatre jours sans que la raison me revînt. Helman avait de grandes connaissances en botanique, et n'ignorait aucune des propriétés des plantes qui croissent dans nos montagnes. Il en employa de si salutaires, qu'elles me rappelèrent à la vie.

Mais quand je revis Godfride, je ne pus desirer de la conserver qu'en espérant de lui être uni. Mais à qui parler de mes feux? celle qui les allumait paraissait si éloignée de s'en apercevoir, qu'elle eût peut-être été offensée de l'aveu que j'aurais osé lui faire. Cependant je voyais avec chagrin que ma santé se fortifiait, et que bientôt je n'aurais plus de prétexte de rester chez M. Helman; puis je craignais que mon frère ne réussît à plaire à Godfride, qu'il trouvait charmante. Quelquefois, j'allais jusqu'à croire que la réserve de cette belle fille venait de ce qu'elle aimait mon frère, et qu'ils s'étaient avoué leurs mutuels sentimens pendant que j'étais malade. Toutes ces pensées m'agitaient tellement, que je ne pouvais prendre

un instant de repos. Mon oncle, qui avait une grande connaissance du cœur humain, s'aperçut que j'aimais et que je n'osais le dire; il crut devoir m'aider dans le pénible embarras où je me trouvais, d'autant qu'il était assuré de la vertu de Godfride. Il vint donc me trouver, et me demanda si je serais heureux d'être marié à une femme comme la fille d'Helman. Je répondis en amant passionné. Mon oncle m'enhardit à la demander en mariage à son père, en me disant qu'il se chargeait d'avoir le consentement de ma mère; que Godfride était d'une famille qui comptait parmi ses auteurs les libérateurs de la Suisse, les compagnons de Tell (1); qu'elle

(1) Guillaume Tell affranchit sa patrie du joug de la maison d'Autriche, le 1er janvier 1308.

était fille unique, et que ses parens possédaient un très-beau domaine et des bestiaux nombreux. Je m'embarrassais fort peu de ce qu'ils avaient ou n'avaient pas, mais de savoir si vraiment ils me donneraient leur fille; et d'après ce que mon oncle m'avait dit, je pris le parti, le lendemain, de terminer ma cruelle incertitude. Je saisis l'instant où Godfride était seule dans un petit jardin fleuriste qu'elle soignait elle-même. J'y descendis; elle me demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'intérêt, ce qui me donna la hardiesse de lui dire que ma vie et ma santé dépendaient d'elle; et comme je vis qu'elle voulait m'interrompre, je me hâtai d'ajouter: Autorisez-moi à vous demander en mariage à M. Helman, et je vivrai;

défendez-le-moi, je ne m'en plaindrai pas, mais je mourrai. Godfride, extrêmement troublée, voulait me fuir sans me répondre, lorsque je lui dis : D'un seul mot vous pouvez fixer ma destinée. — Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Domandi ? je dépends de mon père : s'il ne veut pas que je vous épouse, cela me fera de la peine, mais je ne lui désobéirai pas. — S'il y consent ? repris-je. — S'il y consent, j'obéirai. — Sans peine, sans plaisir ! repris-je avec beaucoup de feu. — Pourquoi voulez-vous croire que ce fût avec peine ? vous aurais-je dit, parlez-en à mon père ?.... Je pris sa main que je couvris de baisers, en disant ; Cette main sera à moi ; le respectable Helman ne me la refusera pas. Et je me hâtai d'al-

ler rejoindre mon oncle, à qui j'appris que j'étais sûr de ne pas déplaire à Godfride, et qu'elle m'avait autorisé à la demander à son père. Je priai mon oncle de venir sur-le-champ trouver M. Helman. M. Galetti, qui était enchanté de voir accomplir ses desirs, seconda les miens avec une extrême diligence. Nous descendîmes dans le laboratoire du père de Godfride, où il était occupé à préparer des remèdes pour les pauvres habitans du hameau, à qui il les distribuait sans autre prix que le bonheur de leur être utile. Pardon, lui dit mon oncle en entrant, si nous vous dérangeons dans une occupation qui intéresse l'humanité; mais il est un malade à qui vos soins sont aussi nécessaires qu'à ceux pour qui vous

composez ces potions.—Et quel est-il?—Ce jeune homme, dit-il en me montrant.—Je crois bien qu'il lui en faudra encore faire prendre quelques-unes ; mais il faut attendre.—Oh ! non, il ne veut pas. Il faut, dit-il, qu'il meure, si vous ne lui sauvez la vie. —Eh! qu'a-t-il donc ?—L'amour le plus tendre pour Godfride.—De l'amour pour ma fille ! reprit Helman avec une gravité qui me fit trembler ; et qui le lui a permis ? Qui lui a dit que je voulais marier ma fille, et sur-tout que je voulais la marier à un militaire, au fils adoptif d'un colonel au service de France, et à un protestant ? Je ne conçois pas, mon cher Galetti, que vous, qui devez être un homme raisonnable, vous vous soyez prêté à une pareille ex-

travagance. M. Domandi ne convient point à ma fille, et ma fille lui convient encore-moins. Mon gendre ne sera, comme moi, qu'un cultivateur, et n'aura d'autres soins que ceux de ses troupeaux, et de donner l'hospitalité aux voyageurs. Cela ne convient pas au frère de M. le baron d'Orbach.

Je laissais parler M. d'Helman sans avoir le courage de l'interrompre. Tout était détruit pour moi ; je n'avais pas seulement l'idée que Godfride pût rien faire autre chose que ce qui convenait à son père ; car, telle est la loi de nos montagnes. Mon oncle insista, et dit que non-seulement il n'avait pas désapprouvé ce projet, mais qu'il l'avait toujours eu ; qu'il comptait, il est vrai, que son ne-

veu quitterait un service étranger, et que son père étant sénateur, il lui ferait avoir sa place au moment où il la quitterait. — Je ne veux pas plus un magistrat pour gendre, qu'un officier. Je veux que le mari de ma fille ne soit rien qu'un homme utile à ses semblables par sa bienfaisance, mais absolument indépendant d'eux. J'offris de quitter le service, de ne jamais prétendre à aucun emploi, de passer mes jours dans la chaumière. Tout cela est très-beau dans les romans, dit Helman; mais vous vous devez à vos parens, comme Godfride se doit à sa mère et à moi; et je compte assez sur la loyauté de votre caractère, pour penser que vous n'avez pas eu l'imprudence de parler à ma fille d'un projet chimé-

rique. Je rougis, et je ne répondis rien. Helman nous quitta un moment, en disant qu'il allait revenir. Mon oncle avait l'air presque aussi affligé que moi, et ne concevait pas qu'on pût refuser pour sa fille un gendre ayant l'espérance d'être membre du sénat de Berne. Pour moi, j'espérais bien que Godfride obtiendrait de son père d'être sensible à notre amour, et que je trouverais l'instant de lui jurer que, quelque chose qui arrivât, je ne serais jamais à une autre. Helman revint au bout d'une demi-heure, et ne nous reparla de rien. Nous pensâmes qu'il avait été parler à sa femme, de la demande que lui avait faite mon oncle; et ne le voyant pas plus de mauvaise humeur, nous crûmes que nous pou-

vions avoir quelque espérance. Nous sortîmes du laboratoire en suppliant le père de Godfride de réfléchir sur ce que nous avions dit. —Mes réflexions sont toutes faites; cela ne sera pas. Piqué d'un ton aussi tranchant, je voulus revoir Godfride, et je repassai avec mon oncle dans la chambre de la mère de mon amie. Je ne les trouvai point. Je les cherchai dans le jardin; elles n'y étaient pas. Je les demandai au jardinier, qui me dit que ces dames étaient bien loin. — Bien loin! lui dis-je. —Oui, elles sont montées sur les deux meilleurs mulets de l'écurie, et elles ont dit qu'elles ne reviendraient pas ce soir, ni demain. Il faut que ce soit quelque chose de bien pressé et de bien triste, car mademoiselle Godfride

pleurait ; et madame disait : Dépêchons-nous, ma fille, pour obéir à votre père ; vous savez que c'est le premier devoir des enfans. Et savez-vous où elles sont allées ? dit mon oncle. — Non, monsieur. Pour moi, sans attendre davantage, je fus trouver mon frère ; je lui racontai le sujet de mes douleurs ; et, sans dire à mon oncle ce que nous avions résolu, nous montâmes à cheval ; et apercevant sur la terre les traces fraîches des mulets, nous les suivîmes avec une ardeur incroyable : mais la nuit qui survint nous les fit perdre ; et comme je n'avais pris depuis le matin aucune nourriture, mon frère exigea que je m'arrêtasse jusqu'au jour dans une petite auberge sur le chemin, où ma joie et ma surprise furent

extrêmes, en entrant, d'apercevoir Godfride et sa mère. Cette dernière avait obéi, non sans peine, aux volontés de son mari, qui, aussitôt que je lui avais appris mon amour pour sa fille, avait été signifier à sa femme d'emmener Godfride chez une de ses tantes, à trente milles de la chaumière, d'où elles ne devaient revenir qu'après notre départ. Aussi parut-elle fort aise de nous revoir. Pour Godfride, elle ne put contenir sa joie; et, en présence de cette bonne mère, nous nous jurâmes de ne jamais nous marier, si nous ne pouvions nous unir. J'engageai ces dames à retourner chez elles, les assurant que je n'y reviendrais que rappelé par M. Helman, et les priai de dire à mon oncle qu'il nous retrouverait à Berne, où nous allions

nous rendre. Nous passâmes la nuit dans l'auberge, où il est aisé d'imaginer que je dormis fort peu. Le lendemain, nous déjeunâmes avec Godfride et sa mère, qui m'assurèrent qu'elles emploieraient tous leurs soins pour déterminer M. Helman à consentir à mon amour. Mon frère, ce bon Roger, appela mademoiselle Helman sa sœur, et reçut un baiser qu'on n'osait pas me donner. Nous reconduisîmes ces dames à une lieue de la chaumière, et nos adieux furent si tendres, que l'on crut qu'il serait impossible de nous séparer. Cependant l'amitié fit céder l'amour ; et mon frère m'entraîna sur la route de Berne, où j'arrivai sans avoir proféré un mot.

Roger, qui prévoyait de grandes

difficultés dans la conclusion de ce mariage, au moins autant du côté de nos parens que de celui d'Helman, me supplia, avant que nous fussions arrivés, de ne point me hâter de parler à son père, et de le laisser préparer les esprits : je l'assurai que je m'en rapporterais entièrement à lui.

Ma mère, qui avait eu les plus vives inquiétudes de ma santé, fut comblée de joie de me revoir, et attribua la tristesse et l'altération de mes traits à la maladie dont j'avais été attaqué. Le baron revit ses deux enfans, car c'est ainsi qu'il nous appelait, avec un extrême plaisir, et nous dit qu'il craignait bien que sa femme ne jouît pas long-temps du bonheur de nous posséder; que la guerre était à l'instant

tant de se rallumer entre la France et l'Autriche, relativement à la succession d'Espagne ; que c'était encore un moyen d'acquérir de la gloire et de l'avancement ; qu'il partirait avec nous, et qu'à la paix il espérait se retirer du service, et faire passer à Roger son régiment, où il voulait, ajouta-t-il, que je fusse major. Dans toute autre circonstance, j'aurais été au comble du bonheur de voir mon beau-père s'occuper avec autant de bonté de mon avancement ; mais Godfride absorbait toutes les pensées de mon ame. Je l'ouvris enfin à ma mère, qui n'apprit pas sans un vif chagrin que j'aimais une fille qui, comme le disait son père, ne me convenait pas plus que je ne lui convenais. Elle me défendit d'en par-

ler au baron ; et j'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas eu la même discrétion ; car, deux jours après, le père de Roger nous dit qu'il venait de recevoir des ordres de se mettre à la tête de son régiment, et qu'il fallait partir sur-le-champ. Ma mère ne me parut point si affligée que la première fois que nous l'avions quittée ; et je ne doute point qu'elle était convenue avec son mari de prendre ce moyen pour me guérir, par l'absence, d'un amour malheureux. J'en fus d'autant plus certain, qu'en arrivant en France, j'appris que l'on n'était pas encore au moment d'entrer en campagne. M. d'Orbach me mena dans la société, et chercha à m'attacher à quelque jeune personne, à laquelle il m'aurait marié avec le plus grand

plaisir. Mais je n'aimais, je ne pouvais aimer que Godfride. Je n'osais lui écrire ; mais j'eus de ses nouvelles par mon oncle, qui, ayant su que j'étais à Paris, m'écrivit pour me gronder de l'avoir quitté. Comme il me parlait de mon amie, sa lettre ne pouvait que me faire plaisir. J'entretins donc avec lui une correspondance fort exacte, jusqu'au moment que nous fûmes entrés en campagne.

Enfin, il fut décidé que le régiment du baron d'Orbach ferait partie de l'armée que commandait Catinat, sur les confins de la république de Venise, par où le prince Eugène (1) était entré en Italie. Ce

(1) Général des troupes de l'empereur Léopold, dans les guerres de la succession.

général avait reçu ordre de ne point attaquer les Autrichiens ; ce qui leur donna le temps de prendre des postes avantageux. Cette faute en attira d'autres ; et, lorsque M. de Villeroi fut envoyé par Louis XIV pour être généralissime de l'armée, de fait, tandis que le duc de Savoie l'était de nom, nous fûmes perdus. Le prince Eugène était retranché à Chiari, près d'Oglio. Ce poste peu important, si nous nous en étions emparés, coûta

---

C'était le même à qui Louis XIV avait refusé un régiment, et de qui il dit ironiquement, lorsqu'il sut qu'il quittait la France : « N'est-il pas vrai, que je fais une grande perte? » Et ce fut le même qui mit, par les victoires qu'il remporta sur nos armées, la France à deux doigts de sa perte.

inutilement l'élite de l'armée, qui ne put forcer des retranchemens inabordables. J'étais assis près du maréchal de Catinat, lorsqu'on lui donna l'ordre d'attaquer. Il se le fit répéter trois fois; et, se retournant, il nous dit : Allons, messieurs, il faut obéir. Le duc de Savoie se battit en héros, malgré les mécontentemens qu'il avait lieu d'avoir contre la France; mais il ne put empêcher que nous fussions repoussés avec une grande perte. Catinat, désespéré, voulut se faire tuer; il ne fut que blessé; et la même balle qui respecta sa vie, vint ravir celle du compagnon de mon enfance, de mon frère, de mon ami, le digne, l'aimable Roger, qui tomba dans mes bras. Je fus couvert de son sang. Ah! j'au-

rais donné tout le mien pour lui conserver la vie. Son père, qui avait reçu, au commencement de l'action, un coup de sabre dans le bras droit, aperçoit du mouvement dans la compagnie que commandait son fils ; il se hâte, malgré sa blessure, qu'il néglige de faire panser, d'y porter du secours. Jugez ce que ce père, le plus tendre qui fut jamais, éprouva en voyant son fils la tête renversée sur mon sein, couvert des ombres de la mort ! Il se jette sur cet enfant chéri ; il le presse contre son cœur. Mais bientôt un gros d'ennemis nous environne : je veux faire un rempart de mon corps à ce père infortuné ; mais, accablé par le nombre, mes forces m'abandonnent ; je tombe à ses pieds : et je ne sus les suites de

ce terrible moment, que lorsque je vis le lendemain que j'étais dans le camp du prince Eugène, où nous avions été conduits prisonniers.

Ce grand homme, respectant les sentimens de la nature au milieu des horreurs de la guerre, ayant su que le baron avait perdu son fils dans l'attaque de Chiari, ordonna qu'on ne le séparât pas de ses tristes restes; il le fit embaumer, et mettre dans un cercueil de plomb, afin que le père, en recouvrant la liberté, pût emporter dans son pays le corps de son malheureux fils. Hélas! ce ne fut point lui qui eut cette douloureuse consolation. Il mourut le sixième jour, bien moins des suites de sa blessure, qui n'était point dangereuse, que de la profonde douleur que lui causa la

perte de son fils. Je ne le quittai pas un instant. Le prince Eugène vint le voir plusieurs fois, et ordonna à ses chirurgiens de tout employer pour sauver ce malheureux père. Mais il est des plaies qu'aucun art ne peut guérir ; ce sont celles du cœur : celui du protecteur de mon enfance avait été mortellement frappé par la perte de ce qui lui était le plus cher au monde ; et ce fut inutilement que je lui prodiguai mes soins. Il m'en remerciait avec la plus tendre sensibilité, me recommandait ma mère, me priait de reporter ses restes et ceux de mon frère dans nos montagnes, et m'assurait que son ame et celle de Roger planeraient au-dessus de nous pour nous protéger, et qu'après quelques années nous serions

tous réunis. Je voulais lui parler de Godfride ; il me semblait que son consentement à mon mariage l'aurait rendu plus heureux ; mais je craignais de l'affliger, en lui rappelant l'idée que Roger était mort sans lui laisser de postérité. Il fit un testament par lequel il m'instituait son unique héritier : mais quelle fortune pouvait me consoler d'avoir perdu mon frère, et celui qui m'avait tenu lieu de père ! car il expira peu d'heures après dans mes bras, en nommant sa femme et son fils.

Le prince Eugène me renvoya à Berne sur ma parole ; et malgré le bonheur qne j'avais à me rapprocher de Godfride, que je savais qui me conservait les mêmes sentimens, j'éprouvais la plus profonde douleur

d'arriver chez ma mère avec les dépouilles mortelles de ce qu'elle aimait à l'idolâtrie. Je ne retracerai point cette scène déchirante, elle est au-dessus de mes faibles moyens; qu'il vous suffise de savoir, mesdames, que ma mère passa près de six mois entre la vie et la mort ; que je ne dus sa conservation qu'aux lumières de M. d'Helman, que mon oncle amena à Berne. La douleur de ma mère, mon attachement pour elle, touchèrent le père de Godfride ; et voyant que la baronne n'avait plus rien qui la retînt dans un monde où son mari et son fils n'existaient plus, son frère profita de sa douleur pour la faire entrer dans les sentimens de religion, et lui persuada de prendre la sienne. C'était un moyen de décider Helman à me donner sa fille.

Je lui demandai comme une preuve de tendresse, qu'elle se laissât convaincre. Nous abjurâmes. Helman, ayant reçu sa parole et la mienne, que nous nous conformerions entièrement à son genre de vie, me promit sa fille. J'obtins du prince Eugène mon échange. J'épousai ma bien-aimée. Ma mère vint s'établir à la chaumière, où elle a vécu fort âgée. Peu de temps après mon mariage, j'élevai un tombeau à mes malheureux amis, dans ce bosquet de chênes verts, dont vous apercevez les cimes au travers de la neige. J'ai réuni à leurs cendres celles des auteurs de nos jours, et Godfride y repose aussi. Bientôt j'irai la rejoindre, car il faut une parfaite résignation aux volontés de l'Etre à qui nous devons l'existence,

pour la conserver lorsque l'on a perdu tout ce qui pouvait en faire le charme. Trente ans de ma vie s'étaient écoulés dans un calme si parfait, notre union était si douce, si tendre, que je crois avoir goûté d'avance le bonheur céleste (1). Mon fils a la beauté de sa mère et la bravoure de ses ancêtres. Malgré l'opinion de son aïeul maternel; j'ai cru devoir l'envoyer faire ses premières armes en France; il se sera signalé, comme je vous l'ai dit, à Fontenoi; et la campagne ne finira pas sans qu'il ait un grade honorable; mais je n'en suis pas moins assuré qu'il reviendra avec plaisir dans notre vallée, où une fortune assez consi-

(1) Voltaire a dit, en parlant d'un bon ménage:

Un tel hymen est le ciel sur la terre.

dérable l'attend. Je ne l'emploie à aucun objet de luxe; mais il n'y a jamais eu un infortuné qui ait quitté ma chaumière sans y avoir reçu tous les secours qui lui sont nécessaires; et, comme on le sait, il en vient beaucoup, mais Dieu permet qu'il n'y en ait jamais plus que mon revenu ne me donne le moyen d'en secourir. Voilà, comme je vous l'ai dit, mesdames, trente ans que je n'ai quitté cette maison, où j'espère que mon fils me fermera la paupière, et continuera ce que j'ai fait jusqu'à ce jour. Avec mes biens de Berne et ceux de Sion, où je suis rentré à la mort de mon aïeul paternel, s'il trouve une femme comme ma Godfride, il sera plus heureux que s'il possédait les plus immenses richesses.

Mathias Domandi eut à peine fini de parler, qu'Églé s'écria : Est-il un plus grand bonheur que la vie que mène M. Domandi! Je serais la plus heureuse des femmes, si le Ciel me permettait d'être ici avec tout ce que j'aime, en partageant les soins de notre bon hôte pour les infortunés.

LA MARQUISE.

Oh! voilà bien Églé! L'enthousiasme de la vertu est pour elle une passion.

MATHIAS DOMANDI.

Elle est bien louable.

LA MARQUISE.

Tout excès est dangereux. Par exemple, Églé, émerveillée de tout ce qu'elle vient d'entendre, serait

capable de nous laisser tous partir pour rester à vous tenir compagnie.

ÉGLÉ.

Est-il possible, ma mère, que vous me jugiez de cette manière ? et si l'amour de l'humanité me transporte, ne sais-je pas que mon premier devoir est envers vous et mon père !

LA MARQUISE.

C'est un devoir que tu remplis ! donc ce n'est plus par attrait que ma fille reste avec moi. Ma chère enfant, la chaumière a tous tes vœux !

ÉGLÉ.

Oui, ma mère, avec vous et mes sœurs.

ALBERTINE.

Je te remercie bien. J'honore

M. Domandi de tout mon cœur, mais je n'ai nulle envie de m'enterrer ici toute vive, et je suis sûre que Séraphine n'en serait pas très-empressée.

SÉRAPHINE.

Mes observations faites, je souhaiterais à M. Domandi toute sorte de satisfaction, et je reprendrais le chemin de Paris.

LA MARQUISE.

Allons, je vois qu'Églé seule vous restera.

MATHIAS DOMANDI.

Tant de bonheur ne m'est pas réservé; et si je n'avais que trente ans, que je n'eusse pas rencontré Godfride, ce serait à vos pieds, madame, que je demanderais d'obtenir une

telle faveur. Mais un vieillard, dont le cœur est flétri par la douleur, ne peut inspirer que de la pitié.

CALISTE.

Dites, monsieur, le plus tendre intérêt.

ALBERTINE.

Ah! ma cousine est aussi du parti d'Églé. Allons, mesdemoiselles, nous viendrons vous voir en revenant de Turin.

ÉGLÉ.

Toujours railleuse, ma chère Albertine!

ARCHEM.

Je crois que nous ferons beaucoup mieux de nous aller coucher, que de disputer sur des goûts qui, pour être différens, ont chacun leur utilité.

LA MARQUISE.

Notre maître a raison, mon cher monsieur Domandi. Sans vouloir passer ma vie sous votre toit rustique, croyez que je n'en suis pas moins pénétrée de respect pour vos vertus.

TROISIÈME SOIRÉE.

M. ARCHEM avait affronté les neiges pour faire quelques observations sur les montagnes. Il s'était fait accompagner par un des valets de la ferme de Domandi. Ils ne purent aller fort loin, et ce fut même avec beaucoup de peine qu'ils gagnèrent une grotte dont l'intérieur était tapissé de stallactiques, dont Mathias lui avait vanté la magnificence. Il s'avança assez loin dans cette demeure souterraine; il avait apporté un briquet pour se procurer de la lumière; il avait aussi de l'encre et du papier, et il écrivit tout ce qui lui parut digne d'être remarqué, et qui devait entrer dans cette des-

cription des montagnes que la marquise lui avait demandée. On était déjà inquiet de lui quand il rentra, et Domandi avait envoyé son chien pour le chercher. Cet animal le trouva en chemin pour revenir, et rentra avec lui.

Quand Églé aperçut son maître, son instituteur, elle alla au-devant de lui ; et lui dit : Vous avez bien perdu, monsieur Archem, de n'avoir pas vu le détail de cette maison que M. Domandi a bien voulu nous montrer : imaginez-vous que ce grand bâtiment que vous voyez là-bas, a été construit pour faire un hospice où il y a vingt lits, dont celui où vous couchez fait partie : tout homme qui arrive chez M. Domandi, dans la belle saison, y trouve un abri, une excellente nourriture,

et de l'ouvrage que l'on lui paye. S'il ne veut pas travailler, et qu'il ne soit pas malade, on le garde trois jours ; on lui donne pour son habillement tout ce dont il a besoin, du linge et un ducat. Dans la mauvaise saison, ou s'il est malade, il reste tant qu'il veut; et toujours, s'il travaille, on paye son ouvrage. Comme M. Domandi a besoin de toute espèce de choses nécessaires à la vie, il emploie toute sorte d'ouvriers ; des fabricans de bas, des cordonniers, des chapeliers, des tisserands, des ouvriers en drap. Il a des métiers, les outils nécessaires à toute sorte de fabrique, et les matières premières qu'on y emploie; tout ce que l'on fait dans son hospice, est donné aux pauvres voyageurs. Jamais, nous disait la surinten-

dante des travaux, on n'a vu un pauvre sortir de cet asile avec les livrées de la misère ni celles du luxe; car M. Mathias ne veut pas que le pauvre quitte l'état où la Providence l'a placé, sur-tout lorsqu'il a passé la première jeunesse. Souvent, nous disait la mère Madelaine, j'ai vu M. Domandi, lorsqu'il vient ici de jeunes enfans, passer plusieurs heures à les observer en silence; puis il les interroge avec une douceur qui donne à ces pauvres petits la confiance de répondre à notre bon maître; et s'il voit que le sort a mis un enfant dans une situation au-dessous de son génie, qu'il y a lieu d'en faire un homme utile à la société, en lui donnant une éducation soignée, il va trouver les père et mère, et leur

demande s'ils veulent consentir à ce que leur fils soit élevé dans un collége de Berne ou chez quelque artiste célèbre. Et si les parens y consentent, M. Domandi leur passe un contrat de cent écus de rente, payable jusqu'à la majorité de leur fils. Puis il se charge entièrement de l'enfant. Voilà le dix-septième que je vois élever à Monsieur, et tous sont devenus des hommes célèbres dans le genre qu'il leur a fait adopter. Tous ont soin de leurs vieux parens, et viennent chaque année marquer à leur bienfaiteur leur reconnaissance. Comme maman témoignait à M. Domandi combien elle admirait sa noble bienfaisance, il lui dit que tout le monde ne pensait pas de même, et qu'il avait eu une querelle assez plai-

sante avec madame Galetti, sa cousine; car, ajouta-t-il, je ne me charge d'aucun autre enfant que de ceux que je crois dignes d'être formés pour la société. Ma cousine, qui demeure à Berne, ayant entendu dire que j'avais plusieurs pensionnaires dans le collége de la ville, vint un jour avec un enfant de dix ou douze ans, de ces physionomies qui ne disent rien, et dont la pétulante vivacité fait quelquefois croire à ceux qu'ils étourdissent de leur bruit et de leur babil, qu'ils sont pleins d'esprit : c'était le filleul de la bonne dame, et le fils de son jardinier. Madame Galetti l'avait toujours eu avec elle depuis qu'il marchait seul : elle l'avait fait habiller comme si c'était son fils. Il mangeait à sa table, et à force d'entendre

tendre parler les gens qui venaient chez sa marraine, il avait appris à-peu-près le jargon du monde. Madame Galetti le regardait comme un petit prodige, parce qu'il avait appris à conjuguer un ou deux verbes, qu'il récitait trois fables d'Esope, et qu'il lui avait fait un compliment en vers pour sa fête. Je fus d'abord assez surpris de voir ma chère cousine, car depuis ma retraite aucun de mes parens n'était venu chez moi ; cependant j'accueillis madame Galetti comme si nous nous étions toujours vus, et regardant le petit bonhomme qui l'accompagnait, je lui dis avec une sorte d'embarras : Ce n'est pas votre fils ?—Hélas ! non, reprit tristement madame Galetti ; je n'ai pas tant de bonheur ; c'est celui de mon

jardinier.—Ah! tant mieux, repris-je.—Comment, tant mieux!—Oui, car il n'a pas l'air.....—Bien posé, mais cela viendra, et je vous l'amène, mon cher cousin, pour que vous le fassiez élever comme tous ceux qui sont à votre charge à Berne. —Il est sous votre protection, ma cousine; il n'a nul besoin de la mienne. —Pardonnez-moi, je ne suis pas assez riche pour lui donner l'éducation que vous leur procurez. —Elle ne lui est pas nécessaire.— Oh! je sais bien qu'il a tout l'esprit possible, mais un peu d'instruction n'y gâte rien. Vous voyez bien, mon cousin, que je ne suis qu'une femme, que je n'ai pas comme vous ce vernis de philosophie, qui fait... —En vérité, ma cousine, j'espère avoir mieux qu'un vernis de sa-

gesse, et que ma conduite a prouvé que j'aime de bonne foi la philosophie (1); mais je n'en veux pas plus me charger de votre protégé : premièrement, parce que vous êtes bien assez riche pour le rendre heureux à votre manière; et puis, s'il faut vous dire la vérité, c'est je crois que je ne pourrais rien faire pour lui; et, si vous m'aviez consulté, je vous aurais dit qu'il fallait bien mieux lui laisser semer vos laitues, et soigner vos melons, que de lui faire suivre une carrière pour laquelle je vous assure qu'il n'est fait en aucune manière; car de l'étourderie n'est pas plus de l'esprit, que la taciturnité est du génie.

(1) Philosophe, en grec, signifie ami de la sagesse.

On ne se fait pas d'idée de la colère de madame Galetti contre moi : elle ne voulut pas rester jusqu'au lendemain, et reprit dès le soir le chemin de Berne, où, en arrivant, elle mit au collége son protégé, à qui elle recommanda de passer mes enfans adoptifs. Il le lui promit; mais il n'y avait pas d'étoffe. Il ne put réussir à rien, et las d'étudier ce qu'il n'entendait pas, un beau jour, où il avait reçu une forte réprimande de sa marraine, pour son peu d'application, il s'échappa du collége, et ayant rencontré une troupe de Savoyards qui venaient à Paris pour y gagner leur vie à danser au son des triangles et de la vielle, il se mêla avec eux; et jamais on n'a su depuis ce qu'il était devenu. Madame Galetti fut déso-

lée d'être forcée de convenir que j'avais mieux jugé qu'elle son protégé ; et elle me sut moins mauvais gré de l'opiniâtreté que j'avais mise à ne pas vouloir m'en charger. M. Archem causa assez long-temps avec Séraphine sur tout ce qu'il avait remarqué, et convint néanmoins que quelque satisfaisante que soit la connaissance des grands effets de la nature, celle du cœur humain était bien supérieure ; qu'il aimerait mieux savoir juger aussi juste ses semblables que M. Domandi, que d'avoir approfondi les différens systêmes des philosophes anciens et modernes. Séraphine soutint que les observations sur la nature étaient beaucoup plus intéressantes que sur l'homme, parce qu'elles étaient beaucoup plus cer-

taines ; qu'on distinguait facilement les acides des alkalis, et que les nuances de l'amour-propre étaient si variées, qu'il était presque impossible de savoir au juste la cause des actions des hommes. M. Archem eût bien voulu que l'amour des sciences n'eût pas refroidi à un tel point l'imagination de son élève, qu'elle ne considérât les humains que comme un anneau de la grande chaîne ; il se repentait même de lui avoir ôté trop jeune cette bienveillance universelle qui sied si bien aux femmes ; et il eût voulu pouvoir donner à Séraphine ce que sa sœur avait de trop en sensibilité. Il comprenait trop tard qu'en éducation il faut faire comme les habiles jardiniers, qui retranchent les rameaux dont un luxe inutile at-

tire à eux tout le suc de la plante, et qu'il ne faut jamais permettre qu'une qualité devienne excès. Et Séraphine ne s'occupant que de hautes sciences, oubliait dès dix-sept ans, qu'elle était destinée au bonheur d'un être de son espèce, à celui plus grand encore d'être mère; et son cœur inaccessible aux sentimens tendres, était celui d'un savant vieilli sur les bancs de l'école. Nous saurons bientôt quel avait été le but de M. Archem, en la formant ainsi, et ce qu'il en arriva. Revenons à ses aimables sœurs.

Albertine avait aidé M. Domandi à remettre en ordre les fioles que son beau-père lui avait laissées, et qui contenaient des remèdes contre presque toutes les maladies. Elle pensa en casser la moitié en sau-

tant d'une tablette sur une autre ; mais heureusement, comme elle était aussi légère qu'étourdie, il n'arriva aucun accident, et le philosophe ne put s'empêcher de rire des aimables saillies de cette petite folle, qui se félicitait de n'avoir fait que la moitié d'une sottise. Caliste avait pleuré une partie du jour, et causé, l'autre, tête-à-tête avec la marquise. Eglé avait fini de mettre au net la nouvelle que sa mère lui avait demandée ; et après qu'on eut fait un peu de musique pour amuser le respectable Domandi, on se rassembla autour d'une table, et chacun ayant pris son ouvrage, Eglé lut ce qui suit :

Agathe et Valbel.

Dans cette province si fertile en

procès, où il semble que la noire chicane ait fixé son infernal séjour, dans le Maine, enfin, existait depuis cent cinquante ans un procès interminable, entre les familles des comtes Dulis et de M. de Rocheville. Ce procès passait de génération en génération, et il n'était pas encore terminé quand le comte Dulis épousa en secondes noces une riche héritière de Bourgogne, nommée mademoiselle de Blancfort. Il avait eu une fille de son premier mariage, appelée Agathe, qui n'avait d'autre espérance de fortune que le gain du procès ; car sa mère n'avait rien apporté que des graces et des vertus. Malheureusement cette dot, la seule qu'on devrait demander de la compagne de sa vie, est anéantie par la mort de celle qui la possède ;

et ainsi Agathe n'avait rien à prétendre de l'héritage de sa mère : que dis-je ? elle en avait eu la meilleure part ; sa beauté, son esprit, ses graces : la noblesse de son origine était en quelque sorte surpassée par celle de ses sentimens. Telle était Agathe Dulis, lorsque son père, absolument ruiné, comme nous l'avons dit, par les frais que son procès entraînait, n'avait vu d'autre moyen de le soutenir qu'en se remariant avec mademoiselle de Blancfort, qui n'avait que peu d'années de plus qu'Agathe. La douceur de celle-ci, ses égards pour sa belle-mère, firent que cette dernière s'attacha tendrement à elle.

Tant que mad. Dulis vécut, Agathe ne connut aucun des chagrins d'une fortune délabrée. La maison de son

père était très-agréable ; il y réunissait tous les hommes qui pouvaient lui être utiles ; et, persuadé que par ce moyen il ne pouvait perdre sa cause, il ne craignait point de prendre sur la fortune de sa femme pour subvenir à ses dépenses, bien sûr, lorsqu'il aurait gagné son procès, de remplacer les fonds qu'elle voulait bien lui procurer en signant tout ce qu'il lui proposait. Hélas ! cette facilité fut bien funeste à M. Dulis. Sa femme ne lui donna point d'enfant, et au bout de cinq ans de mariage elle mourut en trois jours, d'une fluxion de poitrine, sans avoir l'instant de faire aucunes dispositions pour sa belle-fille, à qui certainement elle eût laissé la plus grande partie de sa fortune, si elle n'eût pas été privée

par l'ardeur de la fièvre, de l'usage de ses sens. Agathe ne ressentit que la douleur de perdre une amie qui allait au-devant de tout ce qu'elle pouvait desirer, sans penser qu'avec elle toute la fortune de son père s'engloutissait dans la tombe. Les parens de mademoiselle de Blancfort se hâtèrent de faire rendre compte à M. Dulis de sa dot ; il ne lui en restait pas les deux tiers. Il fallait donc vendre la seule terre qui lui restât, pour solder les droits de MM. de Blancfort. Le comte allait se trouver réduit à la plus grande misère s'il ne gagnait pas son procès. Tout ce qu'il put obtenir des héritiers avides, fut de ne payer la part qui leur revenait, qu'après le jugement, qui devait être définitivement prononcé avant les vacances.

Parmi les hommes qui venaient au château Dulis pendant les vacances, un d'eux était l'ami d'enfance du comte ; ils avaient tous deux été élevés au collége de Louis-le-Grand. Leur union ne cessa point avec leurs études ; et, malgré la différence de leur caractère, leur amitié fut aussi vraie que constante. Valbel, par des raisons que je vous dirai, était entré dans le Parlement de Paris. C'était un magistrat intègre, dont toute la vie était occupée à s'instruire ou à faire du bien. Jamais la brigue ni l'or n'avaient arraché de lui un jugement inique ; jamais les larmes d'une belle femme n'avaient fait céder sa justice à la pitié. Il ne pouvait pas dire qu'il n'avait jamais rendu un jugement contre l'équité ; car, quel est l'hom-

me qui n'est pas trompé une fois dans sa vie ! mais il pouvait répondre au tribunal de Dieu même, que jamais il n'avait prononcé contre sa conscience, et sans avoir employé tous les moyens qui dépendaient de lui pour être éclairé autant que possible. M. de Valbel avait d'ailleurs une grande fortune, et cette considération qui tient à la réputation de probité héréditaire dans une famille. Aussi était-il sans autre ambition que de voir son fils marcher sur ses traces. Déjà le jeune Valbel avait fait son droit, et était reçu conseiller au Châtelet. Il était d'une figure charmante, et avait tout l'esprit possible. M. de Valbel avait amené deux années de suite son fils chez le comte, qui le traitait avec beaucoup d'amitié, mais ne supposait

pas même possible que mademoiselle Dulis pût se laisser aimer par le fils d'un conseiller au parlement; car, tel est le préjugé qui existe entre la robe et l'épée, que les prérogatives dont ils jouissent l'un et l'autre devraient réunir, qu'ils sont dans une rivalité continuelle. La robe affecte de ne mettre de prix qu'aux vertus civiles; les militaires soutiennent qu'il n'y a point de noblesse que celle acquise par les armes (1); et rarement on voit ce qu'on nomme une fille de qualité, épouser le fils d'un magistrat, sur-tout si le ma-

---

(1) Un matin on leur a dit aux uns et aux autres : tout cela n'est que vanité et mensonge. On le leur a dit, ils ne l'ont pas cru; mais ce temps était encore loin de celui où vivaient les familles Dulis et Valbel.

riage n'est dû qu'à des convenances de famille : mais il est des rapprochemens de caractère, une douce sympathie qui ne connaît point ces préjugés : tels furent les sentimens que ressentirent l'un pour l'autre Agathe et Valbel.

Ils avaient été plus frappés de leurs qualités, que des graces de leur personne, quoiqu'il fût impossible de les voir ensemble sans les trouver faits l'un pour l'autre, et ayant reçu de la nature ces contrastes heureux qui font valoir les avantages que l'un et l'autre possède. Agathe était blonde, ses yeux bleus étaient d'une douceur extrême ; et son teint, d'une blancheur éblouissante, avait encore plus d'éclat lorsqu'elle était auprès de Richard Valbel, dont la peau brûlée

du soleil s'accordait avec ses sourcils noirs comme l'ébène, et ses yeux de la même couleur, où se peignait toute la vivacité de son caractère. Ils s'aimaient sans se l'être dit, sans même le savoir; ils n'ignoraient cependant pas qu'il n'y avait personne dont ils prisassent autant l'estime. Mais Agathe ne faisait pas une bonne action, qu'elle ne desirât que Richard la connût. Richard n'avait pas un succès, qu'il ne le rapportât à Agathe; et cependant, je le répète, ils ne savaient pas qu'ils s'aimaient, parce qu'ils n'osaient pas se flatter d'être unis. Agathe savait que la fortune de Richard était très-considérable, et que la sienne était précaire. Richard estimait son origine, mais il savait que celle de son amie était des plus

brillante ; ainsi, n'espérant point d'être unis, ils ne se seraient point permis de se livrer à un sentiment que l'honneur n'eût pas pu avouer; et tout le progrès qu'il faisait dans leurs ames, sous l'égide de l'amitié, leur était inconnu.

M. de Valbel prit infiniment de part à la mort de la comtesse Dulis, qu'il estimait sincèrement, d'autant qu'il vit avec douleur que son ami serait complètement ruiné, si ses contestations avec M. de Rocheville ne finissaient pas à son avantage. Il sentait tellement l'importance de cette affaire, qu'il accepta d'en être le rapporteur. Alors il était bien certain qu'il n'y aurait aucune pièce soustraite, que tous les points de droit seraient examinés avec le plus grand soin. M. Dulis ne doutant

point de la justice de sa cause, vit son procès gagné, du moment qu'il avait un juge aussi éclairé que probe; et, cherchant à se distraire, ainsi que sa fille, du sujet de leurs regrets, il proposa à Agathe de venir à Paris, pour assister au jugement. Agathe, qui n'avait point vu Richard aux dernières vacances, fut très-aise que l'occasion de le revoir se présentât.

Tout auprès de leur juge ils vinrent se loger.

Richard s'était occupé de leur chercher l'appartement le plus commode ; il y avait fait porter tout ce qui peut rendre la vie agréable. Agathe fut très-sensible à ses attentions, et se disait : j'aurais les mêmes pour lui, s'il était loin de ses foyers.

Les premiers jours se passèrent

en fêtes. Le deuil était assez éclairci pour qu'on se permît d'aller au spectacle ; et Richard y accompagnait monsieur et mademoiselle Dulis. Agathe, au milieu des plaisirs, regrettait toujours son amie, et en parlait souvent avec Richard, dont la sensibilité le rendait déjà digne d'être le confident de ses peines. Le comte Dulis, aussi confiant à Paris qu'à la campagne, trouvait tout simple que le fils de son plus ancien ami et de son rapporteur vînt tous les jours chez lui ; et il ne s'apercevait pas qu'Agathe s'attachait à lui chaque jour davantage. Il y a tant de riens qui échappent à la surveillance d'un père !..... c'est ce qui rend la perte d'une mère un malheur irréparable pour sa fille. Cependant, quelques ames charita-

bles, toujours empressées à voir le mal qui n'est pas, vinrent parler à M. le comte Dulis de l'affection de sa fille pour le fils de son ami. Il les traita de visionnaires, et dit que sa fille avait une trop haute idée d'elle-même pour se mésallier à ce point. Cependant, inquiet de ces observations, il en parla à Agathe, qui assura, de la meilleure foi du monde, qu'elle n'avait que de l'amitié pour Richard, et sur-tout beaucoup de reconnaissance pour son père. Le sien le crut, et tout alla comme auparavant; cependant le moment fatal approchait.

LA MARQUISE.

Je ne veux pas savoir ce soir l'issue du procès; cela m'empêcherait de dormir, si elle n'était pas heureuse.

ALBERTINE.

Oh ! je suis bien de l'avis de maman ! il ne faut pas s'attrister le soir ; cela donne des idées lugubres pour la nuit. Nous croirons donc que M. Dulis a gagné tout d'une voix ; et, comme nous ne le connaissons pas, ni son adversaire, si nous nous trompons, le mal ne sera pas bien grand. Bonsoir, monsieur Domandi ; je suis à votre service, si vous avez encore quelques fioles à ranger.

MATHIAS DOMANDI.

Ou à casser.

ALBERTINE.

Vous êtes un ingrat.

ÉGLÉ.

Le meilleur des hommes ne peut l'être.

DOMANDI.

Je vous remercie d'avoir de moi une si haute opinion ; mais vous avez un père, un instituteur, à qui cet éloge convient mieux.

ÉGLÉ.

Je dis le meilleur, c'est-à-dire un des meilleurs.

LA MARQUISE.

L'habitude de se laisser entraîner à l'exaltation, cause quelquefois des méprises. Il est certain, comme l'observe M. Domandi, qu'en ayant voulu lui dire quelque chose d'extrêmement flatteur, tu l'as mis au-dessus de ton père et de ton maître.

ÉGLÉ.

J'en conviens ; je ne sais com-

ment je fais : je n'ai jamais l'intention que de marquer mon attachement, mon amitié à tout ce qui m'entoure, et je ne puis satisfaire à tout ; j'offense même quelquefois.

ARCHEM.

Parce que vous vous livrez toujours à votre enthousiasme ; mais le temps, chère Eglé, refroidira votre brûlante imagination, et il ne vous restera qu'un cœur tendre, sensible ; il n'en est pas de même pour tout ce que je connais.....

Et notre savant soupira.

Albertine le remarqua, et se promit bien de faire ses observations, pour en faire part à sa mère, qui, ayant souhaité à son hôte le bonsoir et le repos le plus tranquille,

se retira avec ses filles dans leur appartement, tandis qu'Archem suivit Mathias au bâtiment de l'hospice.

QUATRIEME SOIRÉE.

DANS l'asile de la vertu les journées s'écoulent en paix ; l'ordre qui y règne, image de celui que l'Être suprême imprima dès les commencement à la marche des astres et des saisons, ne laisse point ce vide fatigant de l'inutilité. Si madame de Chaumont n'avait pas eu les plus vives inquiétudes de son fils, elle ne se serait jamais trouvé aussi heureuse qu'elle l'était chez ce digne homme. Son ame calme, qui n'avait jamais été émue par aucune passion, jouissait du repos que l'on goûtait sous ce toit hospitalier, sans aucun trouble ; car les neiges con-

tinuant à tomber, nul être vivant ne venait l'interrompre. Il ne sortait ni n'entrait personne à l'hospice, où néanmoins les travaux étaient dans la plus grande activité. M. Archem, qu'un chagrin secret dévorait, faisait l'impossible pour le distraire, soit en se livrant à ses spéculations philosophiques, soit en partageant les soins que l'humanité de M. Domandi pratiquait depuis trente ans pour le bonheur de ses semblables: mais rien ne calmait sa douleur; et ne sachant où reposer son ame froissée entre la raison et un sentiment qui ne convenait plus à son âge, il prit le parti de confier au respectable Mathias le sujet de ses tourmens; c'était avant l'instant de leur réunion. Albertine, qui avait vu Eglé causer avec Caliste, et

qui s'ennuyait de leurs élégies (1), et encore plus des savantes observations de la grave Séraphine, après avoir écrit à Ernest pour lui faire part de ses malignes interprétations, que, selon toute apparence, il n'aurait pas de sitôt, était venue attendre dans la bibliothèque de M. Domandi, que sa mère et ses sœurs fussent descendues. Elle s'était à moitié couchée sur un canapé qui était dans l'enfoncement de la pièce, où on n'avait point encore allumé les lampes; elle n'était éclairée que par la lueur du foyer. Albertine était assoupie, lorsqu'elle entendit entrer : c'étaient messieurs Archem et Domandi, qui continuèrent une conversation commencée. Elle

(1) Poésie consacrée à la douleur.

resta sans faire de mouvement, non pour écouter, elle en était incapable, mais parce qu'ayant beaucoup couru toute la journée dans les longs dortoirs de l'hospice, elle trouvait fort doux de se reposer un instant ; et, sans en avoir le projet, elle entendit ce que ces messieurs disaient, et que nous allons rapporter.

DOMANDI.

Je conçois que cette position est cruelle ; cependant vous avez, d'après ce que vous venez de me dire, moins d'obstacles à vaincre que je ne l'avais cru au premier abord. Votre naissance, supérieure à celle de votre élève.... A ce mot, Albertine ne put s'empêcher de mettre quelque attention à ce que disait son maître, qu'elle n'avait jamais cru

un homme de qualité, pas même gentilhomme.

ARCHEM.

J'en conviens; et je vous jure que si je n'avais pas été l'égal de M. de Chaumont, j'aurais su imposer silence à mon cœur, et je n'aurais pas été assez audacieux pour chercher à séduire une jeune personne, et lui ôter son état, sa considération. Mais, ce n'est pas là la seule barrière qui soit entre l'objet de ma tendresse et moi : pensez donc qu'elle est si jeune, si jolie! qu'elle aura de la fortune ; que la mienne est si incertaine! et puis, elle est froide, insensible... Bon, dit en elle-même Albertine, ma sœur Séraphine est l'objet de la tendresse de notre philosophe ; grand bien lui fasse!

DOMANDI.

Mais il me semble que c'est vous qui l'avez élevée, et qu'elle vous doit cet amour des sciences qui lui ôte tous les sentimens vulgaires.

ARCHÉM.

Eh! c'est-là ce qui me désespère! A peine Séraphine avait atteint sa quatorzième année, que je sentis que je ne pouvais vivre sans elle, et que d'obtenir sa main, serait un bonheur au-dessus de ce que l'humaine nature peut prétendre. Pour y parvenir, je me formai un plan dont j'espérais le plus heureux succès. Il me fallait plusieurs années pour rentrer dans mes possessions, et mon intention était de ne pas la demander à son père, que je ne fusse en jouissance de ma fortune. Ce-

pendant je touchais à mon huitième lustre : combien d'hommes plus beaux, plus jeunes, plus aimables que moi, pouvaient plaire à ma chère Séraphine! Je pris donc le parti de développer en elle le génie des sciences, de l'éloigner de tout ce qui tenait aux doux sentimens de la nature. Hélas! je n'y ai que trop bien réussi. Séraphine, froide, insensible à tout ce qui n'est pas science ou découverte philosophique, me désespère sans que je puisse me plaindre. Vous êtes le seul, respectable Domandi, à qui j'aie osé ouvrir ce cœur, qui n'avait si longtemps gardé sa liberté que pour la perdre sans aucun espoir de retour. Comme Archem prononçait ces derniers mots, ces dames descendirent, et en entrant, elles demandèrent si

on n'avait pas vu Albertine.—Me voici, dit-elle en sautant.—O mon Dieu, dit M. Archem, vous étiez-là ! — Je m'y étais endormie ; et M. Archem se flatta qu'elle n'avait rien entendu. On prépara les morceaux de musique que l'on voulait exécuter; et après avoir, comme le conseille Montagne, donné seulement une heure à cette délicieuse occupation, on demanda à Églé de continuer sa nouvelle.

Suite d'Agathe et Valbel.

Nous avons laissé M. le comte Dulis dans la plus parfaite sécurité, et se livrant au doux espoir que, bientôt possesseur d'une grande fortune, il pourrait marier sa fille à un homme de la Cour ; il comptait même faire passer son nom aux en-

fans d'Agathe : il n'y a rien dont l'orgueil ne se repaisse. Agathe, simple, calme comme la nature, ne concevait d'autre bonheur que de vivre auprès de son père, et de voir tous les jours quelques heures son ami Richard. Elle trouvait Paris un séjour très-agréable, non à cause de ses plaisirs, de ses spectacles, non parce que les sciences et les arts y sont cultivés; elle les aimait, mais elle aimait bien plus Richard; elle aimait donc Paris, parce qu'elle pouvait voir son ami chaque jour: aussi elle eût bien voulu que son père y eût fixé sa demeure; et si le procès l'intéressait, ce n'était que par l'idée que le comte étant plus riche, resterait plus facilement dans la capitale, et qu'alors elle passerait ses jours à voir et à entendre Richard.

Tandis que chacun, suivant la trempe de son ame, espérait satisfaire par la fortune ses plus chers desirs, M. de Valbel passait une partie de la nuit à examiner les titres de propriété de la forêt Dulis, qu'on prétendait avoir été apportée dans la famille du comte, par une Isabelle de Rocheville, dont M. Dulis se disait descendant, tandis que les Rocheville assuraient que celle qui avait eu la forêt en dot, n'était point l'aïeule du comte.

M. de Valbel, après avoir feuilleté tous les titres, trouva enfin une pièce authentique qui prouvait que cette Isabelle était morte sans enfans, et que celle dont M. le comte Dulis descendait, se nommait bien aussi Isabelle de Rocheville, mais était née trente ans plus tard. Cette

pièce trouvée, le procès, selon M. de Valbel, n'était plus soutenable : mais comment le dire au malheureux comte ? Oh, que ne souffrit pas ce digne magistrat, en tenant dans ses mains la fortune de son ami ! Un sentiment d'une injuste pitié lui disait : Les Rocheville sont très-riches, durs, avares ; leurs noms, plus nouveaux que celui des Dulis, dont l'origine remonte aux fondateurs de cet empire, n'a point besoin de se soutenir avec autant d'éclat ; et mon ami, qu'aura-t-il, s'il perd ce malheureux procès ? Il faudra non-seulement qu'il renonce à cette belle propriété, mais encore qu'il vende la seule qui lui reste, pour payer les frais que cette contestation a entraînés, et dont ses pères sont seuls coupables ; car il a dû

croire qu'ils savaient de quelle mère ils descendaient; et si ce titre n'existait pas, il est certain que personne ne pourrait prouver que mon malheureux ami n'avait pas pour auteur du côté maternel cette Isabelle de Rocheville, première du nom. Et il tenait cette pièce dans sa main. Un instant de plus elle allait être détruite, quand tout-à-coup la remettant dans la liasse où elle était avant, il se lève avec effroi. Grand Dieu! dit-il, qu'allais-je faire! Est-il donc permis à l'amitié de faire pencher la balance de la justice? et n'ai-je blanchi sous la toge, que pour devenir aujourd'hui juge prévaricateur? Grand Dieu! mes mains sacriléges ont été au moment de déchirer ce titre incontestable! Malheureux que je suis! Ah! ne nous

exposons pas deux fois à cette affreuse tentation. Il sonna, demanda ses chevaux, et s'habillant à la hâte, il fit placer dans sa voiture toutes les pièces relatives à l'affaire de M. Dulis ; et s'étant fait conduire chez M. le premier Président, il les lui remit, en le priant de les envoyer à un de ses confrères; ayant, disait-il, des raisons particulières de ne point parler dans ce procès, il se récusait. M. de M*** fut très-surpris, qu'à la veille du jugement le rapporteur se démît de ses fonctions. Il voulut engager M. de Valbel à ne pas entraver le cours de la justice; car, lui dit-il, il me paraît difficile que le procès soit jugé avant les vacances, dès qu'il faut qu'un autre rapporteur s'instruise de l'affaire, à moins, ajouta M. de M***,

que vous ne lui communiquiez le travail que vous avez dû faire sur cet objet. — Moi, je n'ai rien fait, ne veux rien faire ; qu'on s'arrange comme on voudra : si le procès n'est pas jugé cette année, il le sera une autre. Et en disant cela, il pose sur le bureau du premier Président, toutes les liasses que les gens de M. de Valbel avaient montées dans le cabinet. Voilà toutes les pièces, dit-il ; je jure, sur mon honneur, que je n'en ai pas soustrait une seule. — Je le crois, monsieur ; votre réputation est intacte. — J'espère, monsieur, qu'elle le sera toujours ; mais qui peut en répondre ? — Moi, j'en répondrais pour vous, monsieur. Valbel soupira et sortit.

Le père de Richard, heureux d'avoir échappé aux dangereuses sug-

gestions de l'amitié, rentra chez lui; et la première personne qu'il rencontra, fut son fils. Il venait de déjeuner avec Agathe et son père. Le comte, persuadé que son procès serait jugé dans huit jours au plus tard, et n'ayant pas de doute de le gagner, avait été d'une gaîté parfaite. Agathe, partageant sa sécurité, avait aussi fait des projets, dont le premier était d'acheter un hôtel à la place Royale. M. de Valbel demeurait rue Sainte-Catherine : il y en avait un à vendre, avec un beau jardin; on devait l'aller voir après dîner. Cela n'est pas pressé, disait entre ses dents M. de Valbel; et son fils, étonné de le voir si froid sur les espérances de ses amis, osait à peine l'interroger sur ce qui les concernait. Il lui parla de choses indif-

férentes. — Où avez-vous donc été ce matin, mon père? — Chez le premier Président. —Pour savoir le jour du jugement définitif? — Non; plût au ciel qu'il ne fût jamais prononcé! — Que voulez-vous dire, mon père?—Ne m'interrogez pas, je ne suis plus rapporteur, dit M. de Valbel.—Dieu! s'écria Richard, quelle brigue a pu enlever à nos amis un juge aussi intègre? — Aucune, mais je ne le suis plus, et l'avantage qu'ils en retireront, c'est de n'être jugés que dans six mois, et que pendant ce temps M. Dulis pourra s'arranger avec sa partie adverse. — Comment, s'arranger! mais ils n'ont aucun doute du succès. — Ils ont tort, je vous le dis, mon fils; un arrangement est ce qu'ils peuvent faire de mieux : mais ce n'est point à moi à

le leur conseiller ; je me suis récusé et je ne me mêlerai en rien de cette affaire. — Quoi ! mon père, vous abandonnez le comte ? — Je le dois, et mon devoir, graces au ciel, m'a été plus précieux que mon ami. — Plus précieux qu'Agathe ! — Agathe m'est chère ; un jour, mon fils, vous n'en douterez pas ; mais le moment n'en est pas encore venu. En attendant, je vous charge, Richard, d'apprendre à M. le comte Dulis, que des raisons d'honneur ne m'ont pas permis de rester son rapporteur ; que j'ai prié M. le premier Président de lui en donner un autre, et que déjà les pièces lui sont remises. — Je ne pourrai jamais, mon père, me déterminer à leur apprendre cet étonnant changement. — Eh bien, je leur écrirai. Et M. de Valbel traça ces lignes.

Billet de M. de Valbel à M. le comte Dulis.

Paris, le 13 août 1731.

« Je vous estime assez, mon cher comte ; pour croire que vous serez certain que j'ai eu de fortes raisons pour remettre à un autre le soin de défendre vos intérêts, qui me sont plus chers que les miens. Plaignez votre ami et ne l'accusez pas. Mon fils n'a pu prendre sur lui de vous porter cette nouvelle, qui, j'espère, mon cher comte, ne vous fera pas douter du cœur de votre ami. »

VALBEL.

L'orgueil et l'entêtement trompés, firent sur le comte une impression terrible. Il était seul avec sa fille lorsqu'il reçut ce billet. Le lire

avec la plus sombre colère, le déchirer et en jeter les morceaux sur le parquet, en disant *il est comme les autres*, ne fut que l'affaire d'un même moment. Tous les hommes s'achètent; la seule différence, c'est que ceux qui affichent une probité extrême, n'ont d'autre but que de se faire payer plus cher que d'autres. Agathe, qui ne savait de qui son père voulait parler, lui demanda à qui s'adressaient ces paroles. — A Valbel, le plus lâche des hommes. Je vous défends, mademoiselle, de dire jamais un mot à son fils; entendez-vous! on ne me désobéirait pas en vain. Je vais donner l'ordre à mes gens de défendre ma porte à Richard et à son père. Et il quitta sa fille, qui, toute tremblante, ramassa les morceaux de ce fatal bil-

let ; et voyant que M. de Valbel ne voulait plus se charger de leur défense, elle ne crut pas, comme le comte, que le plus estimable des hommes eût pu mettre un prix à l'infamie, mais bien qu'il avait sûrement découvert un côté faible à leur cause, et que la crainte de voir succomber ses amis, l'avait engagé à se désister de son rapport. Ainsi, tout dans cette position fut douloureux pour elle. Elle voyait s'anéantir ses espérances de fortune, et elle perdait bien plus encore, lorsque son père exigeait qu'elle n'eût plus aucun rapport avec Richard. Ce fut alors qu'elle sentit toute la force du sentiment qu'elle avait pour lui. La perte de sa fortune, qu'elle regardait comme certaine, n'était rien en comparaison

de celle de l'ami de son enfance : elle ne fut donc occupée que de faire revenir le comte de ses préventions ; mais cela fut impossible.

Richard, désespéré de la conduite de son père, n'osait cependant point l'accuser ; car il avait une si haute idée de la vertu de l'auteur de ses jours, qu'il lui était impossible de ne pas penser que son père avait un motif estimable de sa conduite, malgré qu'elle lui causât un violent chagrin. Heureux les pères qui, par leur sagesse, se sont fait de leurs enfans des témoins irrécusables de leurs vertus! C'est un bonheur qu'on ne peut trop priser ; et M. de Valbel en jouissait complètement. Richard n'avait point voulu se charger d'apprendre au père de son amie, que le sien avait renoncé à veiller à leurs

intérêts; mais il voulait s'en affliger avec Agathe, et l'assurer que son père, comme il lui avait dit, n'en était pas moins attaché à elle et au comte. Il se rendit donc chez M. Dulis; et le portier de l'hôtel qu'ils habitaient, lui dit que M. et mademoiselle étaient sortis : et cependant il vit dans la cour la voiture et les gens du père d'Agathe. Il pensa qu'ils allaient aller chez leur nouveau rapporteur, et qu'ils avaient fait fermer leur porte pour n'être point retardés par quelque visite importune : il n'insista pas, mais il se retira avec le projet de revenir l'après-dînée.

En rentrant chez lui, il trouva son père qui paraissait rêveur. Il lui demanda avec tendresse quelle en était la cause. L'injustice des hom-

mes, mon ami ! le comte Dulis ne m'a pas répondu ; il est offensé de ma conduite, il doute de son ami ; il ne sait pas tout ce que j'ai souffert. Les hommes ne jugent que l'écorce ; le cœur est un mystère impénétrable, si on ne juge pas celui de son ami d'après le sien. Mais M. Dulis a mis une ligne de démarcation entre lui et moi ; Dieu veuille qu'il ne me force pas à le regarder comme mon ennemi !— O mon père ! vous l'ennemi de celui d'Agathe ! — Je ne le serai qu'autant que M. Dulis se livrera à l'orgueil qui le domine. Je ne chercherai pas à le trouver coupable envers moi ; mais s'il se permettait d'interpréter ma conduite..... — Qui l'oserait ?— Ah ! mon ami, tu ne sais pas ce dont est capable l'amour-propre blessé ; et si celui

celui de Dulis ne l'eût pas été, il m'aurait répondu; il serait venu, avec empressement, savoir quelle était ma raison; peut-être la lui aurais-je dite : mais à présent il l'ignorera toujours.

Ce que M. de Valbel avait imaginé, ne fut que trop vrai. M. le comte Dulis répéta dans toute la société ce qu'il avait dit au moment où il avait appris le changement de Valbel. Il ajoutait : il m'a écrit une lettre amicale ; il espérait que je ne démêlerais pas les causes de sa conduite, et qu'il m'aurait vendu sans perdre mon amitié; mais, si je dois succomber dans l'affaire la plus juste, au moins je ne conserverai pas un ami perfide. Bientôt ces propos insultans revinrent à M. de Valbel; ils portèrent à son ame une atteinte

mortelle. Il est des malheurs qu'on prévoit, et que cependant, au fond de son cœur, on se flatte de ne point voir arriver. Tel était ce que M. de Valbel avait dit à son fils de l'opinion du comte. Il fut inconsolable, quand il sut que son ami l'accusait avec tant d'injustice ; il ne crut point devoir supporter cet outrage. M. de Valbel était d'une ancienne maison. Son père, qui avait plusieurs aînés, avait été destiné à l'état ecclésiastique. Il fit ses études à l'aide d'un bénéfice que l'archevêque de Paris lui avait donné : mais bientôt il sentit, en voyant la fille de M. de Saint-Amant, conseiller au parlement de Paris, que l'état ecclésiastique ne lui convenait pas. Mademoiselle de Saint-Amant était fille unique, et possédait de grands

biens du côté de sa mère, qui était créole. Elle trouva aussi qu'il serait bien dommage que le jeune de Valbel gardât le petit collet. Les jeunes gens se firent part de leur opinion à ce sujet ; et mademoiselle de Saint-Amant se chargea d'obtenir de son père de faire la fortune de l'ami de son cœur. Le père y consentit, à condition que Valbel aurait sa charge de conseiller au parlement. On pense bien qu'il n'hésita pas. Ce mariage fut parfaitement heureux. Ils n'eurent qu'un fils, ce Valbel dont je parle. Il n'avait donc aucune raison de croire devoir supporter les outrages du comte. Il lui écrivit en ces termes :

Billet de M. de Valbel au comte Dulis.

Paris, le jeudi soir.

« Je veux encore penser que le ciel ne m'a pas destiné au malheur de perdre l'ami le plus cher que j'aie au monde. Je veux croire que les bruits qui se répandent sur la manière dont il juge ma conduite, sont faux. Qu'il m'écrive un mot; qu'il m'assure que je suis toujours son fidèle Charles (1), et j'attendrai en paix l'instant où je pourrai démontrer à mon ami quels ont été mes motifs. Mais, s'il garde encore un silence outrageant, je le prie de se souvenir que je suis issu de l'illus-

(1) C'était le nom que M. de Valbel portait dans son enfance.

tre maison de Valbel ; que je ne le cède en rien aux Dulis ; et c'est demain, à cinq heures du matin, sous les murs des Chartreux, que j'aurai, j'espère, l'avantage de le lui prouver. »

DE VALBEL.

Le laquais chargé du billet, revint un moment après avec celui-ci :

Billet du comte Dulis à M. de Valbel.

Ce même jeudi.

« J'y serai. »

DULIS.

C'en est donc fait ! s'écria douloureusement Valbel ; puis il s'enferma deux heures dans son cabinet, alla chez son notaire, et revint dîner tête-à-tête avec son fils ;

car il avait fait défendre sa porte. Richard était si inquiet de n'avoir pu voir Agathe, si étonné que son père ne fût point venu voir le sien, comme il n'y avait jamais manqué depuis leur arrivée à Paris, qu'il ne pouvait penser à autre chose. Le dîner se passa sans que le père et le fils songeassent à se dire un mot. Enfin, quand les valets furent retirés, M. de Valbel parla à son fils de l'étendue de leurs possessions; et, pour la première fois, Richard sut que son père avait cent mille livres de rentes; et il apprit en même temps qu'il en distribuait le tiers à de pauvres familles. Il donna à son fils la liste de ces infortunés, et lui dit que dorénavant ce serait lui que ce soin regarderait. Il lui parla ensuite du mariage d'Agathe comme

arrangé entre lui et le comte. Il lui recommanda le bonheur de cette jeune personne, et souhaita que les enfans qu'il aurait d'elle eussent pour lui le respect et la tendresse que Richard lui avait toujours marqués. Celui-ci ne concevait pas ce qui pouvait engager son père à lui tenir de semblables discours, et la joie qu'il en ressentait était troublée par la manière sombre et solennelle dont son père lui parlait de tout ce qui l'intéressait. Il voulait lui marquer sa reconnaissance, et sa langue semblait glacée par un sentiment de terreur dont il n'était pas maître. Il allait lui demander par quel hasard ce qui eût pu les brouiller avait amené la promesse de son bonheur; mais son père, qui ne voulait avoir aucune explication,

ne parut point s'apercevoir de son trouble. Il lui remit la clef de l'armoire où étaient renfermés ses titres de propriété en Amérique, en lui disant : Il est temps que je me repose. Richard hésitait de la prendre ; son père le lui ordonna : puis il lui dit qu'il le priait d'aller à Veaujour, où il avait une très-belle maison de campagne, y faire réparer les appartemens pour l'instant de son mariage. — Mais je n'ai point vu Agathe, mon père ; qui vous dit que le sien ne refusera pas ? — On ne refuse pas cent mille livres de rentes et un beau nom. Je vous répète, mon fils, que c'est une chose faite ; mais il est inutile que vous perdiez le temps à chercher monsieur et mademoiselle Dulis, ils ne seront pas chez eux ce soir ; je vous

porterai de leurs nouvelles demain à Veaujour, où il faut absolument que vous alliez ce soir, avec mon architecte. Effectivement, M. Durand arriva un moment après, et on vint dire que les chevaux étaient à la voiture. Vous pouvez, monsieur, dit M. de Valbel à l'architecte, suivre entièrement les plans de mon fils pour le château de Veaujour; j'ai cinquante mille livres destinées à son embellissement : sur-tout n'épargnez rien pour que l'appartement de la jeune femme soit délicieux. Vous vous chargerez, je vous prie, de tout, même des meubles. M. Durand promit de remplir les intentions de M. de Valbel, et partit avec Richard, qui ne concevait ni ce qu'il voyait, ni ce qu'il entendait. Son père l'ayant vu partir, demanda ses

chevaux, et alla à l'Opéra, ne voulant en rien se livrer à la douleur qu'il éprouvait; d'ailleurs, il craignait que son fils ne revînt sur ses pas ; et il pensa que si ce jeune homme apprenait que son père était au spectacle, il serait loin d'imaginer ses douloureuses résolutions. M. Dulis, par la même raison pour sa fille, l'avait aussi conduite à l'Opéra. Les deux pères se rencontrèrent dans les corridors, et ces deux hommes, naguère inséparables, et qui le lendemain devaient attenter à leurs jours, ne purent se voir sans une grande émotion. Valbel s'arrêta, et semblait attendre de Dulis un repentir. Le comte, attendri au souvenir d'une si longue amitié, était au moment de se jeter dans ses bras; mais l'orgueil, ce tyran des ames

faibles, l'emporta sur le sentiment. Il regarda fièrement Valbel, et passa sans lui ôter son chapeau. Valbel soupira, maudit le point d'honneur qui le forçait à égorger son ami, et sortit du spectacle avec tout le regret d'y avoir été, puisqu'il y avait revu celui dont il allait recevoir la mort ou la lui donner; car, entre des hommes de l'âge et du caractère de MM. Dulis et Valbel, le combat ne pouvait qu'être à outrance. La nuit fut terrible pour l'un et l'autre; le sort de leurs enfans les inquiétait, sur-tout le comte. Le moment d'un grand danger de mort ramène toujours à la vérité. Il ne voyait plus le gain de son procès si assuré, et sa mort laissait alors sa fille sans fortune et sans appui. Dans toute autre circonstance, c'eût été

à Valbel qu'il eût remis ce précieux dépôt; mais il s'était plu à ternir la réputation du plus respectable des hommes, il avait brisé tous les rapports qui existaient entre eux, et les malheurs dont il était menacé étaient son propre ouvrage.

A peine l'aurore avait annoncé le jour, que M. de Valbel appela son valet de chambre, nommé Barois; c'était un ancien serviteur dont l'attachement lui était connu. Il lui raconta en peu de mots ses griefs contre M. Dulis, et la résolution qu'il avait prise de s'en venger. Je ne doute point, dit-il, que je ne succombe; Dulis est bien plus exercé que moi dans cet art meurtrier; mais n'importe, ma réputation sera à couvert, et l'événement du procès ne me justifiera que trop dans

l'esprit du comte Dulis, qui me regrettera trop tard. Mais, comme mon fils ni sa fille ne sont pas coupables des torts de celui qui fut mon ami, je n'en veux pas moins qu'ils se marient. Voici, mon cher Barois, un paquet que je vous confie, et que vous remettrez au comte dès que je serai mort. — Dieu m'en préserve, mon cher maître ! s'écria Barois. Et comment M. Richard épousera-t-il la fille de votre meurtrier ! — Je ne veux pas que l'on sache que c'est Dulis qui m'a tué. Aussitôt le combat fini, tu me feras porter à Veaujour, où je serai censé mort d'apoplexie. Toi et mon cocher, serez les seuls dans le secret, et je suis sûr que vous le garderez. Quant à mon fils, il faudra bien qu'il m'obéisse ; car, sans cela, pro-

fitant de la coutume du droit écrit, je le déshérite s'il n'épouse pas Agathe, à qui je donne la moitié de ma fortune, et l'autre aux hôpitaux. Je crois, d'après cette disposition, qu'il ne doutera pas de ma dernière volonté, et qu'il cédera sans remords au penchant qui l'entraîne vers Agathe. Mais il est quatre heures et demie ; partons. Le pauvre Barois était désespéré, et aurait bien voulu persuader son maître d'arranger l'affaire. Il n'est plus temps, répondait M. de Valbel. Enfin il arrive au bout de la rue d'Enfer, quelques minutes avant cinq heures ; et elles n'étaient pas encore sonnées, que le comte Dulis l'avait rejoint. On se salue de part et d'autre avec beaucoup d'égards. Barois les voyant si polis, espéra qu'il n'en serait rien

de plus ; mais lorsqu'il les vit ôter leurs habits, ouvrir leurs chemises pour montrer l'un et l'autre qu'ils ne craignaient pas de mourir, il se mit à fondre en larmes. Le comte en fut un moment ébranlé, son fer restait immobile sur celui de Valbel. Vous n'êtes pas en mesure, lui dit celui-ci ; vous voyez qu'il ne tiendrait qu'à moi de foncer sur vous ; remettez vous donc. M. Dulis a dit depuis, que profondément touché de cette grandeur d'ame, il pensa se jeter aux genoux de son ami ; mais l'orgueil triompha encore. Défendez-vous, monsieur, reprit il avec hauteur, et épargnez-vous des conseils inutiles.—Ce sera le dernier, dit Valbel, que ce ton révolta. Alors il ne pensa plus qu'à vendre chèrement sa vie : il eut

même un moment l'avantage ; mais le comte blessé au bras, et voyant son sang couler, devint furieux ; il se jeta sur son adversaire avec une telle impétuosité, qu'il lui enfonça tout le fer de son épée dans la poitrine. M. de Valbel tomba sans connaissance sous le coup ; et Barois, qui était accouru au secours de son maître, dit au comte : Ah ! prenez ce paquet, qu'il m'avait dit de vous remettre, s'il mourait de votre main ; c'est la plus grande vengeance qu'il pouvait prendre de vous. Du reste, ne craignez rien ; personne ne saura par quelle main mon pauvre maître a péri. Retournez chez vous ; moi, je vais le conduire à Veaujour, dans sa voiture. Pauvre monsieur Richard ! comment vous apprendre !.... Le comte

n'entendait rien de ce que disait Barois ; il s'était jeté sur le corps palpitant de son ami, il ne voulait pas s'en séparer. Cependant, au nom d'Agathe, M. Dulis consentit à prendre soin de ses jours, que le trépas de son ami allait rendre plus cruels que la mort. Il revient chez lui dans le plus extrême désordre, s'enferme dans son cabinet, où sa fille ne peut entrer qu'à plus de dix heures. L'état où elle trouva son père lui causa la plus mortelle inquiétude. Elle l'interroge en tremblant. Il résiste à lui apprendre la cause de sa douleur, ou plutôt il n'ose la lui confier. Elle le presse ; et le nom de Valbel échappe de sa bouche. A ce nom, à la profonde douleur de son père, Agathe pressent son malheur, et bientôt elle

en sait toute l'étendue. Son père est si profondément affligé, qu'elle commande à sa propre douleur pour ne point accroître la sienne. Elle cherche à le calmer, mais c'est inutilement; l'ombre sanglante de Valbel poursuit le comte ; et, tandis qu'il se refuse à toute consolation, et qu'il n'a pas encore osé ouvrir la dernière lettre de son ami, voyons ce que devient son malheureux fils, lorsque, d'après les ordres de son maître, Barois ramène à Veaujour ses tristes restes.

Richard avait été singulièrement surpris de tout ce que son père lui avait dit. S'il n'avait pas eu une aussi grande vénération pour lui, il eût cru que c'était pour l'éprouver ; mais il savait bien que M. de Valbel était incapable d'une pareille feinte.

Il se livra donc au plaisir de préparer, avec M. Durand, l'asile heureux de ses amours. Rien n'était assez beau, assez élégant pour l'appartement d'Agathe, et il avait passé toute la journée à s'en occuper : le matin devait être consacré à décider l'embellissement des jardins. Il s'était levé de fort bonne heure, et se promenait sur une longue terrasse qui donnait sur le grand chemin. Il aperçoit de loin une chaise à la livrée de son père. Il ne doute pas un instant que ce ne soit lui qui vient le joindre. Il se hâte de l'aller recevoir sur le perron. Il voit descendre Barois, qui, venant à lui, lui dit qu'il a de mauvaises nouvelles à lui donner. Quoi, dit-il, Agathe me refuse ? — Il n'est pas question de cela ; monsieur votre père est bien

mal; je l'amène. — Mon père!... Il veut se précipiter dans la chaise; Barois le retient. O ciel! dit-il, ce que j'avais pensé serait-il vrai? mon père m'aurait-il trompé? et ne m'a-t-il éloigné que pour ne m'avoir pas avec lui? O ciel! Barois! mon cher Barois! dites-moi, y a-t-il eu un combat?.... Il n'est que trop vrai. — Mon père est-il blessé? — Très-grièvement.—Et vous me l'amenez sans secours!—Hélas! monsieur, dit en sanglotant ce digne serviteur, il n'en était pas nécessaire. — Ah! dieux! qu'entends-je!... Et Richard s'échappant des bras de Barois, s'élance dans la voiture, se précipite sur le corps de son père; il détourne les voiles qui lui dérobent ses traits respectables, colle sa bouche brûlante sur ses lèvres décolorées,

et faisant passer l'excès de sa vie dans ce corps, qui a perdu la chaleur et le mouvement, il voit tout-à-coup la blessure se rouvrir, et il est couvert de ce sang pour lequel il eût donné tout le sien. Mon père vit! s'écrie Richard; Barois, aide-moi à arrêter son sang, qui coule à gros bouillons. Barois, transporté de joie, remonte dans la voiture, et aide son jeune maître à mettre le premier appareil; puis, aidé de son cocher, ils le portent dans son appartement. On courut en hâte chercher le chirurgien, qui arriva presque aussitôt. Il sonda la plaie, et assura qu'elle n'était pas mortelle; que la perte du sang avait seule causé l'anéantissement où M. de Valbel s'était trouvé. Richard lui prodigua les plus tendres soins. En-

fin, ce père adoré, et si digne de l'être, ouvrit les yeux. Il pensa retomber dans le même état, par l'excès de la joie qu'il eut en se retrouvant dans les bras de son fils. La journée fut très-calme, et Richard ne quitta pas son père d'un instant. Cependant, celui-ci voulait savoir si Barois avait, ou non, remis son paquet. Le soir, il saisit un instant pour le lui demander, et Barois lui dit : Hélas! monsieur, vous m'avez tant dit de le lui donner si vous étiez mort, et je croyais tellement que vous l'étiez, que j'ai rempli vos intentions. — Il n'y a pas de mal ; seulement n'en parle pas à mon fils ; nous verrons ce que fera Dulis.

Le comte, comme je l'ai dit, ne pouvait recevoir aucune consolation. Sa fille cherchait en vain à

adoucir ses regrets, ils étaient extrêmes. Le troisième jour seulement on parvint à lui faire prendre quelque nourriture. Alors il se ressouvint du paquet que Barois lui avait remis ; et, n'ayant pas la force de l'ouvrir, il en chargea Agathe. Celle-ci n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la copie du testament de M. de Valbel, qu'elle vint se jeter dans les bras de son père, en fondant en larmes. M. Dulis se soulève, prend l'écrit des mains de sa fille, et dès qu'il a vu ce qu'il contient, il s'écrie : Et c'est cet homme dont j'ai privé la terre ! non, je ne lui survivrai pas! Il voulut se précipiter sur son épée ; mais sa fille appelant ses gens, parvint à le faire rester dans son lit, où la fièvre la plus violente le retint pendant plus de six

semaines, avec un délire qui ne le quittait pas.

Dès que Richard sut son père hors de danger, il envoya Barois à Paris, pour s'informer de ce qui se passait chez le comte. Avec quelle joie Agathe apprit que M. de Valbel était plein de vie! Mais, hélas! elle ne pouvait en instruire son père; dont l'état était toujours le même. Il n'avait pas un instant de raison; et dans le redoublement de la fièvre, il appelait son ami à grands cris, et voulait toujours le suivre. Barois rapporta à Veaujour ces douloureux détails, qui y causèrent une grande émotion, et excitèrent la sensibilité la plus vive. Richard écrivit, sous la dictée de son père, à Agathe, pour l'assurer qu'ils iraient partager

ses

ses soins, dès qu'il serait en état de soutenir la voiture.

M. de Valbel se rétablit promptement, et vint, comme il l'avait promis, avec son fils, partager les soins d'Agathe. Celle-ci ne dissimula pas sa tendre reconnaissance pour le respectable ami de son père; mais elle était si inquiète de son état, qu'elle ne pouvait répondre que bien faiblement aux sentimens que Richard ne lui témoignait encore qu'en tremblant : il semblait qu'il y avait entre eux un accord secret, qui remettait au moment où le comte reviendrait à la vie, pour se livrer au doux bonheur d'aimer et d'être aimé.

Cependant M. le premier Président, pressé par la famille de Rocheville, fit placer la cause du comte

Dulis avant les vacances. Le rapporteur, d'après la pièce dont nous avons parlé, n'eut pas de moyens de défense; et l'avocat-général en ayant eu connaissance, prit contre M. Dulis des conclusions qui lui firent perdre son procès tout d'une voix. Ainsi, un homme si vain, dont l'orgueil blessé l'avait porté à attenter aux jours de son ami, mourant de regret de sa perte, venait encore, par un jugement équitable, de voir anéantir sa fortune; et cependant, jamais, grâces à la générosité de cet ami, il n'avait été aussi près d'être parfaitement heureux. Les médecins commençaient à donner quelques espérances si le malade pouvait passer le quarantième jour. On attendait une crise favorable. Tous ses amis entouraient son lit;

il dormait d'un sommeil paisible ; quand tout-à-coup il ouvre les yeux, et apercevant Valbel, qu'il n'avait jamais reconnu pendant sa maladie, il s'écrie : Ah ! il est donc vrai que je ne suis plus ! et toi, mon cher Valbel, m'as-tu pardonné ta mort qui a causé la mienne ? — Mon ami, reprit en riant le père de Richard, très-heureusement vous n'êtes pas plus mort que moi ; remercions le ciel qui nous a conservé pour ces chers enfans. Le comte se frotta les yeux, tâta ses mains, celles de son ami, regarda son Agathe, Richard, et enfin se persuada qu'il était encore sur la terre. Alors il voulut demander à Valbel pardon de sa conduite. Son ami ne reçut que les témoignages de son attachement, et ne lui demanda d'autre

réparation que d'exécuter son testament de son vivant. O mon père! dit Agathe, n'acceptez pas d'aussi grands sacrifices auxquels nous ne pouvons plus répondre; nous n'avons plus rien sous le soleil : et elle raconta à son père ce qui avait été cause de la perte du procès. Il supporta cette nouvelle avec un grand sang-froid. Le bonheur de retrouver son ami le dédommageait amplement de ses richesses. Agathe, dit Richard, affligé de ce qu'elle avait parlé à son père de la perte de son procès, je croyais que vous m'aimiez ! — J'espère, mon ami, que vous n'en doutez pas.—Voilà des enfans, dit M. de Valbel, qui ne savent ce qu'ils disent : soyons plus raisonnables qu'eux, et sachons enfin vivre pour notre bonheur et le leur. Je n'ai

plus le droit, mon digne ami, reprit le comte, de vous rien contester ; réglez vous-même, comme vous l'entendrez, le sort de ma fille : je vous la donne ; il ne lui reste que des vertus, mais c'est la dot la plus belle qu'une femme puisse apporter à son mari. Valbel se jeta dans les bras de son ami, qui unit les mains des jeunes gens. Dès le soir les médecins assurèrent que la convalescence était parfaite; et quatre jours après on partit pour Veaujour, où M. Durand avait fait continuer les travaux avec une telle activité, que tout se trouva prêt pour l'arrivée des deux amis et de leurs enfans. La joie, le bon air, rendirent bientôt la santé à M. le comte Dulis, et au bout d'un mois il fut en état d'assister aux noces de sa fille, qui

fit le bonheur de Richard et de son père. Elle eut des enfans qui charmèrent par leurs graces la vieillesse du comte, aussi heureux par leur tendresse que par la constante amitié de son cher Valbel.

LA MARQUISE.

Venez m'embrasser, ma chère enfant! votre conte est bien fait; vous avez bien soutenu les caractères, et celui de M. de Valbel est beau.

SÉRAPHINE.

Si j'avais été d'Agathe, je l'aurais préféré à son fils qui était trop jeune, et qui, devenu possesseur de grands biens, aura peut-être eu tous les défauts de son âge. Il est impossible qu'une femme soit heureuse avec un mari de vingt ans.

ARCHEM.

Vous croyez, mademoiselle?

SÉRAPHINE.

J'en suis persuadée, et j'aurais bien mieux aimé, à sa place, un homme d'un mérite aussi distingué que celui de M. de Valbel.

ÉGLÉ.

En vérité, c'eût été un charmant service qu'elle eût rendu au pauvre Richard, de lui donner des frères!

ALBERTINE.

Et sur-tout une belle-mère. Tiens, ma sœur, avec ta prétention à la raison, tu n'en as pas toujours tant que tu l'imagines.

ARCHEM.

Je ne crois pas, ma chère Alber-

tine, que l'on vous prenne pour juge.

ALBERTINE, *avec malice.*

Vous encore moins, mon cher maître, entre moi et ma sœur.

LA MARQUISE.

Et par quelle raison ?

ALBERTINE.

Vous la saurez, maman.

SÉRAPHINE.

Qui vous empêche de la dire tout de suite ?

ALBERTINE.

C'est à ma mère seule que je veux l'apprendre.

ARCHEM, *à part.*

Elle m'aura entendu, je suis perdu !

ÉGLÉ.

Ne sait-on pas qu'Albertine a toujours quelque grand mystère, qui n'a d'autre but que de faire enrager celle qui en est l'objet, et que tout se termine par une plaisanterie ?

CALISTE.

Oui, ma cousine a l'extrême bonheur de pouvoir s'amuser de tout.

ALBERTINE.

Que voulez-vous, ma cousine ? je ne puis donner dans le genre larmoyant. Mais, qu'avez-vous donc, monsieur Archem ? vous paraissez inquiet, tourmenté.

ARCHEM, *se remettant un peu.*

Non, mademoiselle; si je l'étais, ce serait de vous voir prendre si peu

de soins de l'opinion de M. Mathias Domandi.

MATHIAS DOMANDI.

J'en ai une trop bonne de madame la marquise, pour ne pas penser que quelques légères taches ne peuvent détruire son ouvrage; elles se dissiperont, et laisseront les excellentes qualités de ses élèves briller de tout leur éclat; et je ne croirai jamais que les discussions que la différence des caractères fait naître, puissent nuire à l'union qu'une si bonne mère entretient.

ÉGLÉ.

Oh! vous avez bien raison, monsieur! Quand nous ne nous aimerions pas à cause de nous, nous nous aimerions pour faire le bonheur de notre mère.

LA MARQUISE.

Il est bien certain, mon enfant, qu'il n'y en aurait pas pour moi si vous ne vous aimiez pas : je ne dis pas aimer comme on prétend que tous les frères et sœurs s'aiment, mais avec cette tendre affection qui vous rend communs les plaisirs et les peines; la seule chose qui pourrait s'opposer à cette douce union, serait l'orgueil qui, en nous donnant une haute idée de nous, détruit à nos yeux les bonnes qualités de nos amis. Vous avez vu, mes enfans, que ce fut la cause des torts de M. le comte Dulis, et qu'il fallut la terrible leçon du malheur pour l'en corriger. J'espère, mes bonnes petites, que vous n'aurez pas besoin de ce remède amer, et que l'exemple de la vertu qui réside ici, vous

prouvera que l'on ne peut être heureux qu'en pratiquant une bienveillance générale, dont le premier degré est celui que nous devons à nos proches. Mais je vois que la morale sans action vous endort. Quittons notre hôte, et que demain de nouveaux récits nous fassent faire de nouvelles réflexions.

Madame de Chaumont se leva, ses filles et sa nièce la suivirent; et M. Archem ne se sépara de M. Domandi, qu'après lui avoir parlé des chagrins que son attachement pour Albertine lui causait.

Fin du premier volume.

563652